

MARIE STUART

CHLOÉ DABERT

Spectacle créé en octobre 2025
à la Comédie - CDN de Reims

CONTACTS PRESSE

ALTERMACHINE

Elisabeth Le Coënt
elisabeth@altermachine.fr
06 10 77 20 25

Erica Marinozzi
erica@altermachine.fr
06 41 52 25 66

© Marie Liebig



C O
M
E D
F

CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL DE REIMS

REVUE DE PRESSE

S O M M A I R E

Presse nationale	03 – 11
Presse spécialisée	12 – 58
Presse régionale	59 – 71
Entretiens	72 – 80



© Marie Liebig

PRESSE NATIONALE

CULTURE

Entre la reine et sa cousine incarcérée, du théâtre à l'état pur

Chloé Dabert offre une mise en scène classique mais prenante de « Marie Stuart », le drame historique de Friedrich von Schiller

THÉÂTRE

Créée en octobre 2025 à la Comédie de Reims (Marne), *Marie Stuart*, mise en scène par Chloé Dabert, traverse l'Hexagone théâtral devant des salles que l'on espère pleines, étant donné le haut niveau du spectacle. Cette longue tournée, qui s'achèvera au printemps, a fait, en janvier, une halte prolongée au Théâtre Gérard Philipe, à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), où le public est resté en apnée pendant trois heures et quarante-cinq minutes avec un entracte de quinze minutes. La durée file à une vitesse d'autant plus surprenante que, sur le plateau, c'est un théâtre à l'état pur qui est proposé. Chloé Dabert s'en remet à l'ADN de la représentation : un texte et des comédiens. L'alliage, classique mais efficace, fait ici des merveilles.

Il faut dire que la pièce de l'Allemand Friedrich von Schiller (1759-1805), est un suspense savamment orchestré ; que l'histoire racontée, qui date de 1587, est de bout en bout passionnante ; que la mise en scène de Chloé Dabert est d'une fermeté rigoureuse et que les interprètes sont, en règle générale, épatants. Surtout le duo de tête formé par Bénédicte Cerutti (Marie Stuart) et Océane Mozas (Elizabeth I^{re}) qui incarnent des femmes d'une belle complexité. Au XIX^e siècle, les personnages féminins capables de penser et

d'agir en dehors des mainmises masculines ne couraient pas les pages. Mais Schiller n'a pas bâclé la stature de ses deux héroïnes.

Nourri des faits historiques

Écrite en 1800, sa tragédie s'attarde sur les derniers jours de Marie Stuart en 1587, reine d'Ecosse catholique emprisonnée depuis dix-huit ans, et dont le sort, une exécution sous la hache du bourreau, dépend de la volonté de sa cousine, Elizabeth I^{re}, reine d'Angleterre protestante. Autour d'elles gravite un ballet d'hommes plus ou moins bien intentionnés. Ceux qui espèrent délivrer la captive, ceux qui plaident pour sa mise à mort immédiate, ceux qui temporisent, ceux qui jouent sur tous les tableaux, ceux qui ne jurent que par la loi.

Schiller, qui s'est nourri des faits historiques pour bâtir une fiction documentée, distribue les rôles, les paroles, les arguments et les contre-arguments. Il ne néglige aucune nuance et laisse à la dialectique toute latitude pour se faire entendre. Chloé Dabert lui emboîte le pas en misant, elle aussi, sur la vivacité du débat d'idées, et en ne réduisant aucun des personnages à leurs caricatures. Les questions d'éthique, de morale, de religion ou de stratégie politique s'incarnent de la plus organique des manières. Pas besoin d'effets de manche lorsque l'intelligence du propos pactise avec le

sensible de la profération.

Une fois passée l'entrée en matière, explicative, contextuelle et un peu laborieuse, le spectacle trouve son rythme. Un tempo obsédant qu'épaulent le va-et-vient de la scénographie : une cage de verre qui délimite l'espace clos de la prisonnière ou celui, ouvert, de la reine. Le lieu, modulable et réversible, accueille les deux « faces d'une même pièce » note, à raison, la metteuse en scène.

Depuis les premières lignes de son texte, Schiller prépare le lecteur à la rencontre des deux femmes de tête. Chloé Dabert emporte leur confrontation vers un assaut verbal d'une intensité remarquable qui acte le tournant d'une tragédie comme déréglée par le renversement des forces en présence. Si Elizabeth porte la couronne, Marie a, pour atout, son innocence. La puissance n'est pas là où on le croit. Alors que la prisonnière se rebelle, la reine met un pied dans l'enfer du doute. L'échange entre elles relève du transfert de fluides, la liberté semblant muter d'un corps à un autre.

Ce tête-à-tête déterminant entre les deux actrices est de ceux qui font du théâtre un art irremplaçable, capable de faire disparaître le simulacre de la représentation derrière la vérité de l'instant. La tragédie de Marie Stuart n'a pas à être modernisée pour venir prendre place dans le réel du public.

Les siècles se rejoignent, au présent, sur les planches. ■

JOËLLE GAYOT

Marie Stuart, de Friedrich von Schiller. Mise en scène de Chloé Dabert. Au Théâtre du Nord, à Lille, jusqu'au 7 février. Comédie de Béthune (Pas-de-Calais), du 11 au 13 février. Puis en tournée.

**Chloé Dabert
emporte la
confrontation
des deux femmes
vers un assaut
verbal d'une
intensité
remarquable**



Elizabeth (Océane Mozas), au Théâtre Gérard Philipe, à la Comédie de Reims, en octobre 2025.

MARIE LIEBIG

REVUE DE PRESSE MARIE STUART CHLOÉ DABERT

LE BILLET DE FABIENNE PASCAUD



Deux reines
parentes et rivales
(Océane Mozas et
Bénédicte Cerruti).

Marie Stuart
Tragédie
**Friedrich
von Schiller**

TTT

| 3h30 | Mise en
scène Chloé Dabert
| Du 14 au 29 janv.
au Théâtre
Gérard-Philippe
de Saint-Denis;
du 3 au 7 fév.
au Théâtre du Nord
de Lille; du 11 au
13 fév. à Béthune;
du 25 fév. au
4 mars au TNP
de Villeurbanne;
les 11 et 12 mars
à Valence; du 24
au 27 mars au TNB
de Rennes...

Silhouettes se découpant en costumes Renaissance dans un espace crépusculaire résolument contemporain... La directrice de la Comédie de Reims, Chloé Dabert, invite à une envoûtante et sophistiquée mise à mort. Pourquoi joue-t-on si peu en France cette admirable *Marie Stuart* (1800) du poète et dramaturge allemand Friedrich von Schiller (1759-1805)? Que deux reines soient l'épicentre de cette tragédie aurait-il nui? Rares sont en effet les chefs-d'œuvre du répertoire autour de deux fortes héroïnes. D'autant que Schiller y témoigne avec intuition et finesse de la psyché féminine et de la relation des femmes à leur corps, leur genre, leurs désirs. De leurs relations au pouvoir, aussi, à la religion.

Quand commence la pièce, à la fois politique et poétique, romantique et philosophique, l'ancienne et catholique reine d'Écosse et de France Marie Stuart (1542-1587) écrit compulsivement dans une cage de verre. Dix-neuf ans que sa cousine et rivale protestante, la reine Élisabeth I^{re} d'Angleterre (1533-1603), brièvement son alliée, la maintient prisonnière; ici au château de Fotheringhay. Au prétexte de complots que mènerait contre elle cette prétendante légitime à son trône et féroce intrigante: n'a-t-elle pas fait tuer son époux pour épouser son amant? Le Parlement vient de la condamner à mort pour une nouvelle conspiration. Mais Élisabeth hésite dans son palais; vient d'en disparaître la cage de verre, montée dans les cintres. Elle redoute d'entacher sa réputation, de provoquer les souverains catholiques. Ses conseillers privés sont aussi divisés. Mais à Fotherin-

ghay, Marie a trouvé un soutien imprévu: le jeune Mortimer, neveu de son geôlier et fou d'elle. Elle lui confie une lettre pour le favori d'Élisabeth, son ex-amant, où elle sollicite une entrevue avec la reine pour demander grâce. Inventée par Schiller, la rencontre est une des plus belles scènes.

Connue et superbement décrite par le biographe Stefan Zweig en 1935, la terrifiante fin de Marie – une décapitation plusieurs fois ratée par un bourreau ivre mort... – n'en est pas moins électrisée par Schiller. Qui a l'art d'entretenir le suspense au fil de situations ou de personnages imaginaires (Mortimer), d'épaissir diaboliquement l'historique par la fiction.

Sa Marie Stuart est aussi une lancinante réflexion sur la liberté individuelle. Apparemment tout oppose Élisabeth, «la Reine vierge» qui refuse tout mariage, et Marie, dévoreuse d'hommes. La sexualité, la manière de régner, de croire aux autres et à Dieu. Pourtant, chacune est victime d'un monde d'hommes où elle n'a que l'apparence du pouvoir, soumise à la raison d'État, à l'opinion publique. Toutes deux sont prisonnières. À l'image de la scénographie du spectacle où cage et salle royale finissent par se confondre.

Dans la hiératique mise en scène de Chloé Dabert, les scènes s'enchaînent au rythme haletant d'incessants coups de théâtre. Bénédicte Cerruti y est une Marie Stuart sensuelle et souveraine, irrésistible. Océane Mozas – qui interpréta la reine d'Écosse pour Stuart Seide (2009) – est une Élisabeth d'autant plus froide, torturée – et complémentaire! – qu'elle a déjà incarné sa rivale. Magistral duo, qui ra-

conte différentes manières d'être femme. Sans se cantonner à la seule grande figure romantique de Marie, façon *Dernière Nuit pour Marie Stuart* (2006), de Wolfgang Hildesheimer (1916-1991), où, bouleversante, Isabelle Adjani occupait la scène deux heures durant. Juste dommage que, Makita Samba (Mortimer) excepté, les partenaires masculins soient ici si peu inspirés. Un fait exprès?

Une *Marie Stuart* impériale au théâtre Gérard Philipe

Par Nathalie Simon

Il y a 16 heures

Gérard Philipe théâtre



Bénédicte Cerutti habite la souveraine avec brio. *Marie Liebig*

CRITIQUE - Bénédicte Cerutti impressionne en reine d'Écosse dans la pièce de Friedrich Von Schiller, mise en scène avec maestria par Chloé Dabert, à Saint-Denis.

Quoi de neuf au royaume du théâtre ? *Marie Stuart* ! Dont Chloé Dabert propose une version incroyablement moderne ces jours-ci. « *Ne suis-je née que pour la fureur, la haine et l'amour ?* », demande la reine d'Écosse (Bénédicte Cerutti impériale) sur un ton désespéré à Mortimer (Makita Samba ambigu), le fils de son geôlier (Cyril Gueï) tombé sous son charme.

Une immense cage géométrique au cadre noir et aux parois transparentes monte et descend enfermant les personnages dans une prison mentale (Sténographie maligne de Pierre Nouvel). On découvre la reine d'Écosse toute de noir vêtue, un chapelet à la main, écrivant une lettre sur un secrétaire, unique meuble de sa cellule au château de Fotheringhay en Angleterre, en février 1587. Dépouillée de ses attributs royaux, il ne lui reste que la plume pour faire entendre sa voix.

Accusée d'avoir assassiné son mari Darnley pour épouser son amant meurtrier, la souveraine déchue attend le verdict de sa sœur, Élisabeth 1^{re}, reine d'Angleterre, l'« *usurpatrice* » (Océane Mozas majestueuse) qui a pris sa place. Dans sa pièce parue en 1800, traduite ici par Sylvain Fort, Friedrich von Schiller (1759-1805) relate le combat sans merci de deux femmes complexes, orgueilleuses, avides de pouvoir, emplies d'une haine vengeresse l'une envers l'autre.

Laquelle elle est la plus à plaindre ? Celle qui a connaissance de son sort funeste ou celle qui devra se conformer à la tâche qu'exige sa charge ? L'entourage masculin pèse de tout son poids sur leur destinée. Amoureux de la prisonnière, le comte de Leicester, le favori d'Élisabeth (Koen De Sutter) s'avérera bien lâche quand il s'agira de sauver celle qu'il aime. De son côté, le baron de Burleigh, le Grand Trésorier d'Élisabeth (« méchant » Sébastien Eveno) pousse cette dernière à envoyer sa rivale sur l'échafaud.

Tension insoutenable

Le dramaturge allemand voulait « *faire triompher la liberté de son imagination sur l'Histoire* », il y a réussi. Chloé Dabert marche brillamment dans ses pas. On doit à celle qui est par ailleurs directrice de la Comédie de Reims une adaptation haletante du *Firmament* de Lucy Kirkwood où elle mettait en scène douze femmes dont déjà Bénédicte Cerutti dans la robe d'une féministe.

Confrontées à une cour composée exclusivement d'hommes qui n'ont de cesse de briller aux yeux des grands du monde, les deux sœurs ennemies luttent pour obtenir leur indépendance. Chacune à sa façon en fonction des tentatives de manipulation dont elles sont l'objet. On connaît la fin, pourtant, Chloé Dabert parvient à créer une tension insoutenable avec une mise en scène d'une précision redoutable. Prises dans les rets d'un pouvoir qui leur échappe, les deux reines n'ont d'autre choix que d'interroger leur âme et leur Dieu, et de se mettre à nu.

L'interprétation magistrale d'une troupe au diapason, les costumes à la fois sobres et raffinés (Marie La Rocca), les « sons » sourds (Lucas Lelièvre) et les lumières en demi-teintes (Sébastien Michaud) permettent d'être immergé dans une époque qui n'est pas si éloignée de la nôtre. On était inquiet quant à la durée du spectacle, 3 heures 45 (entracte compris), mais on ne sent pas le temps passer. Madame de Staël considérerait que *Marie Stuart* était « *la mieux construite de toutes les tragédies allemandes* ». Chloé Dabert nous rappelle qu'elle avait raison.

Jusqu'au 29 janvier au Théâtre Gérard Philipe 93200 Saint-Denis, puis en tournée, du 3 au 7 février au théâtre du Nord à Lille, du 11 au 13 février à la Comédie de Béthune.

«Marie Stuart» de Chloé Dabert, deux reines dans l'arène

Au TGP de Saint-Denis, la metteuse en scène adapte le drame de Schiller, face-à-face entre Elizabeth Ire et sa meilleure ennemie, dans une scénographie d'une grande beauté mais qui manque parfois de tension.

Grand admirateur des idéaux portés par la Révolution française, le poète et écrivain allemand Friedrich von Schiller avait la dent dure contre les Français, qui laissèrent la violence politique se retourner contre la Révolution même et finalement la dévorer : «*Un grand moment de l'histoire a échoué à un peuple petit.*» Les cendres de la Révolution sont encore fraîches quand il publie sa pièce *Marie Stuart*, en 1800. Elle met en scène les deux journées d'un affrontement intime et politique entre deux femmes de pouvoir : Marie Stuart, reine d'Ecosse catholique et flamboyante, qui commandita l'assassinat de son royal époux avant d'épouser son meurtrier, est emprisonnée en Angleterre depuis dix-neuf ans pour avoir comploté contre le règne protestant de sa rivale, la «reine vierge» Elizabeth Ire d'Angleterre, hésitante et troublée sous sa raideur de marbre. Deux femmes et un dilemme moral et politique : Elizabeth doit-elle ordonner l'exécution de Marie ? Se laisser aller à la vengeance ou obéir à ses idéaux moraux plus cléments ? Accepter de faire rouler la tête de sa «sœur» de sang royal pour apaiser le royaume ? «*Cette sagesse qui demande du sang, je la hais !*» Jusqu'où, la raison d'Etat ?

Spectres romantiques

Semblant de justice, dilemme moral et place des femmes dans une société corsetée : il y avait dans *Marie Stuart* de quoi attirer la metteuse en scène Chloé Dabert, qui a récemment monté *le Firmament*, où un jury de mères de famille tenait entre ses mains la vie d'une condamnée à mort. Passionnée par les dramaturges anglais contemporains (Dennis Kelly, Lucy Kirkwood), Dabert se devait aussi de remonter quelques siècles pour se frotter à l'imposant Schiller. Elle le fait avec beaucoup de respect, reprenant fidèlement la traduction de Sylvain Fort. Avec beaucoup d'élégance aussi : très belle idée que cette grande cage de verre qui enferme Marie Stuart, jeux de reflets et de transparences, d'apparitions-disparitions qui appellent les spectres romantiques sur un plateau sobre et contemporain, où seuls les costumes marquent l'époque. Chloé Dabert tient un équilibre parfait entre la scénographie et un texte si précis, toujours au premier plan.

Paysage vaporeux

Elégance, clarté, équilibre et vraie chute de tension malgré tout dans cette première partie où deux longues scènes d'exposition en miroirs - Marie (Benedicte Cerutti) dans sa prison puis Elizabeth (Océane Mozas) sur son trône, manquent de feu et de puissance dans l'incarnation. Après la pause (le spectacle dure près de quatre heures) Marie sort de son cachot - là encore grande beauté du plateau rempli de brouillard et de la toile de fond tendue sur un paysage vaporeux. Marie revit, nous aussi. Le face-à-face entre les deux femmes peut commencer, l'humour s'invite où on ne s'y attendait pas, et c'est ici aussi que Dabert peut enfin interroger les empêchements de ces femmes au pouvoir, entourée d'hommes en noir qui les choisissent opportunément ou les trahissent, les instrumentalisent, disent vouloir les sauver pour mieux se les approprier. On sait ce qui arriva à la Stuart. Sur la scène, à la toute fin, la cage de verre s'est refermée sur Elizabeth.

Marie Stuart de Friedrich von Schiller, mise en scène Chloé Dabert (3h45). Au théâtre Gérard-Philippe à Saint-Denis, jusqu'au 29 janvier. Puis en tournée en février au Théâtre du Nord à Lille, à la Comédie de Béthune, au TNP de Villeurbanne ; en mars à la Comédie de Valence, au TNB de Rennes ; en avril à la Comédie de Caen, au Théâtre à Pau, au Théâtre de la Cité à Toulouse.

culture

« God save the queen(s) » à Saint Denis

THÉÂTRE

Chloé Dabert signe une mise en scène sobre et limpide de la pièce de Schiller. Un spectacle en forme de polar historique et politique, porté par une belle distribution.

Philippe Chevilley

Pas de grands effets ostentatoires : Chloé Dabert a joué la carte de la sobriété pour mettre en scène « Marie Stuart » de Schiller, à l'affiche du TGP de Saint-Denis. Cette austérité n'exclut pas le raffinement. Le décor abstrait de Pierre Nouvel, composé de panneaux translucides qui dessinent tour à tour la prison de Marie, ex-reine d'Ecosse, et le palais d'Elisabeth I^{re} d'Angleterre, offre un cadre aussi élégant qu'intelligent à la pièce écrite en 1800 par l'auteur allemand.

En contrepoint, un soin particulier a été accordé aux costumes et au (rare) mobilier, épousant l'époque du drame (1587). Le cadre contemporain introduit la distance, quand le décorum nous ramène à l'action. Elle est palpitante cette action qui résume les derniers jours de la vie de Marie Stuart, précédant son exécution ! Comme le souligne la directrice de la Comédie

de Reims, la pièce a l'allure d'un polar, dans lequel Schiller a quelque peu arrangé « l'histoire », imaginant une rencontre entre les deux reines qui n'a jamais eu lieu, où inventant le personnage du jeune converti au catholicisme, Mortimer, missionné pour faire évader Marie. On sait que cette dernière sera décapitée à la fin, mais l'enchaînement dramatique cultive un suspense hitchcockien.

Forte de la traduction en prose limpide de Sylvain Fort et de coupes judicieuses, Chloé Dabert s'affranchit du romantisme débridé de Schiller, pour mieux servir son propos politique sur le pouvoir, la justice, la tyrannie et la liberté, d'une étonnante actualité. Elle s'emploie surtout à mettre sur un même pied les personnages des deux reines : de ne pas réduire Marie à une victime innocente et Elisabeth, à son bourreau pervers.

Deux femmes puissantes

Le spectateur assiste au match entre deux femmes puissantes, deux sœurs ennemies prises dans la nasse de l'histoire – régentée par des hommes. Avec son allure d'écorchée vive, son phrasé intense, Bénédicte Cerutti est une flam-

boyante Marie. Tour à tour lucide et perdue, humaine et calculatrice, Océane Mozas compose une Elisabeth aussi attachante qu'ambiguë.

Face à elles, Chloé Dabert a soigné les figures masculines, toutes typées. Ainsi de Sébastien Eveno, qui incarne un implacable Burleigh, et de Koen De Sutter, qui compose Leicester, veule à souhait. Quant à Makita Samba, il campe un Mortimer fougueux, porteur d'une sorte de folie romantique qui poétise le drame.

Le public met logiquement un peu de temps à entrer dans le bain, bombardé de faits historiques, mais il est vite ferré par ce thriller aux deux visages féminins. La seconde partie, après l'entracte, gagne en rythme et en intensité jusqu'au final tragique. Adieu Marie Stuart, « god save the two queens » !

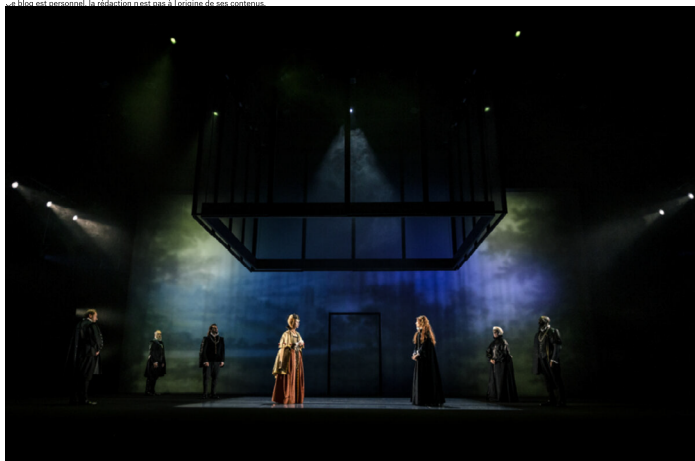
Marie Stuart

*de Friedrich von Schiller,
mise en scène de Chloé Dabert.
3 h 45 avec entracte.*

*Jusqu'au 29 janvier au Théâtre
Gérard-Philipe (à Saint-Denis).*

Femmes puissantes, femmes savantes

Chloé Dabert met en scène « Marie Stuart » de Schiller, l'histoire de deux reines l'une puissante comme le fut celle qui est sa prisonnière. Emma Dante met en scène la troupe du Français dans « Les femmes savantes » de Molière. Un festival aussi de fortes actrices.



Dans un espace épuré, Chloé Dabert et son scénographe Pierre Nouvel enferment deux reines dans une cage de verre amovible, descendue des cintres. Celle qui règne, Élisabeth Ier, reine d'Angleterre (Océane Mozas) et celle que celle-ci tient prisonnière depuis vingt ans Marie Stuart, reine d'Écosse et de France (Bénédicte Cerutti). « *Ne profanez pas, n'outragez pas le sang des Tudor qui coule dans mes veines comme dans les vôtres clame la prisonnière... Ô dieu du ciel ! Ne vous tenez pas là, raide, inaccessible, comme le récif auquel le naufragé cherche s'agripper en un vain combat* ». Prisonnière, Marie Stuart n'en reste pas moins une femme symboliquement puissante.

Mortimer (Makita Samba) tombe sous son charme et servira de facteur à la lettre que lui confie la reine prisonnière destinée au comte de Leicester (Koen de Sutter) qui fut son amant et qui, aujourd'hui, est aimé par la reine d'Angleterre laquelle cependant s'apprête à épouser le frère du roi de France.

Tout n'est qu'intrigues, jeu des dupes et luttes d'influences, vérités et mensonges, avec comme point de bascule l'entrevue tant différée entre les deux reines demandée par la prisonnière. Schiller, en bon dramaturge, se plaît à capitaliser l'attente des spectateurs.

Scène magnifique où l'auteur décrit avec force l'indécision de la reine à signer l'acte de mise à mort de sa prisonnière. « *Tu as décidé ?* » lui demande Davison, son secrétaire d'état. « *Je devais signer, je l'ai fait. Une feuille de papier ne décide de rien, un nom, ça ne tue pas* » répond la reine. « *Que faut-il faire de cet acte sanglant ?* » insiste Davison (Jacques-Joel Delgado), « *Son nom même dit tout* » répond énigmatiquement Élisabeth. Le secrétaire d'Etat insiste : « *Tu veux donc qu'il soit exécuté tout de suite ?* ». La reine hésite : « *Ce n'est pas ce que je dis. Je tremble à cette idée* ». Davison la supplie de reprendre « *ce papier* », « *c'est comme un feu qui me brûle la main* » ajoute-t-il. La reine ne reprend pas le « papier » que tient son secrétaire d'Etat, et lui lance avant de sortir un indéchiffrable « *Faites votre office* ». Admirable scène de cette pièce magnifiquement traduite par Sylvain Fort.

Au demeurant tout flirte avec la perfection dans ce spectacle : les costumes, de Marie La Rocca, les coiffures sublimes de Cécile Kretschmar, les lumières de Sébastien Michaud, etc. Et bien sûr les actrices et les acteurs qu'il faudrait tous citer. Nommons à tout le moins les deux reines, Océane Mozas, Élisabeth Ier, celle qui règne sans partage mais non sans émois et tremblements, Bénédicte Cerutti qui donne à Marie Stuart une indécise et fascinante ambivalence, entre force et faiblesse.

« Marie Stuart » de Friedrich Schiller, mis en scène Chloé Dabert, au TGP de Saint-Denis du lundi au ven à 19h30, Sam 17h, dim 15h jusqu'au 29 jan. Durée 3h40. Retour en navette sur Paris. Le spectacle a été créé à la Comédie de Reims. Après Saint-Denis le spectacle poursuit sa tournée au Théâtre du Nord du 3 au 7 fév et à la Comédie de Béthune du 11 au 13 fév. Le texte de Schiller dans la traduction de Sylvain Fort est publié à l'Arche



© Marie Liebig

PRESSE SPÉCIALISÉE

à partir du

2

Oct.

MARIE STUART

Comédie de Reims

Et tournée

Chloé Dabert

Envie d'une écriture lyrique

Chloé Dabert, connue pour ses mises en scène d'auteurs contemporains (Dennis Kelly, Caryl Churchill, Lola Lafon...) s'attaque à un monument du théâtre allemand, *Marie Stuart*.

Marie Stuart de Frédéric Schiller, écrite en 1800 est un des grands classiques du théâtre allemand. Ce drame historique relate l'affrontement à la fin du XVI^e siècle, entre deux femmes, la protestante Elizabeth, reine d'Angleterre, et la catholique Marie Stuart sur fond de guerres religieuses européennes. La pièce, remarquablement construite, met deux femmes au centre de l'action, ce qui n'est pas si fréquent dans le théâtre classique ou romantique. Des thématiques étonnamment actuelles traversent la pièce, par exemple sur la domination masculine.

On n'attendait pas forcément Chloé Dabert (qui avait cependant mis en scène *Iphigénie* en 2019) dans ce registre-là. "J'ai monté beaucoup de textes d'auteurs contemporains notamment anglais. J'avais envie d'autre chose, d'une écriture véritablement lyrique. Et j'ai été séduite par la construction de la pièce. C'est un très beau scénario, avec des rebonds, des surprises,

des intrigues secondaires. Et je trouve le texte d'une grande modernité" souligne la metteuse en scène.

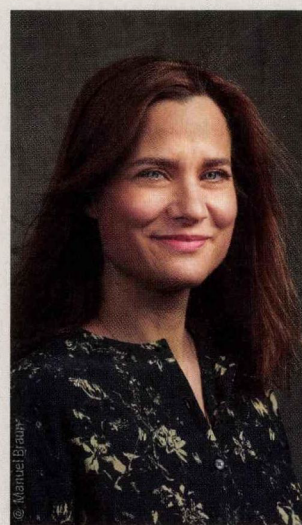
Dans cette pièce, la complexité des deux caractères principaux est remarquable. Elizabeth est en apparence la plus antipathique. Elle pourrait gracier Marie Stuart condamnée à mort pour trahison. Mais elle déteste sa rivale pour des raisons où la politique et la jalousie s'entremêlent. L'éclat de la trop séduisante Marie Stuart lui fait de l'ombre. Elle veut sa mort, intensément, mais sans oser l'assumer. Quant à Marie Stuart, elle affiche une contrition qui dissimule mal son mépris d'Elizabeth, dont la naissance est entachée par la bâtardise. "Cet affrontement entre Marie Stuart et Elizabeth d'Angleterre, ce n'est pas *Blanche-Neige* contre la sorcière. Chacun des deux personnages féminins a ses démons" relève Chloé Dabert.

La metteuse en scène souligne la profondeur de cette tragédie : "Elle a une dimension philosophique, je trouve, **Schiller**

nous dit des choses très fortes sur la liberté. A la fin Elizabeth l'emporte, Marie Stuart reste en prison et sera décapitée. Mais Elizabeth est-elle vraiment libre ?

On voit qu'elle est obligée de se marier alors qu'elle n'en a pas envie. Marie Stuart, elle, se libère dans la dépossession. Elle s'allège avant de mourir. C'est ce qui est très beau dans la pièce. On comprend à la fin qu'il y a une gémellité entre ces deux femmes, qu'elles sont chacune le reflet de l'autre".

Jean-François Mondot



■ Marie Stuart, de Frédéric Schiller, mise en scène et adaptation Chloé Dabert.

Comédie de Reims, 3 Chaussée Bocquaine 51100 Reims, 03 26 48 49 10, du 2 au 9/10. Théâtre de Cornouaille, Quimper, du 15 au 16/10. Et tournée 2026 : TGP Saint-Denis, Théâtre du Nord Lille, Comédie de Béthune, TNP - Lyon, Comédie de Valence, TNB Rennes, Comédie de Caen...

La « Marie Stuart » sous écrou de Chloé Dabert



Photo Marie Liebig

REVUE DE PRESSE MARIE STUART CHLOÉ DABERT

Limpide et portée par une esthétique particulièrement soignée, la mise en scène que la directrice de la Comédie de Reims, Chloé Dabert, propose du chef-d'oeuvre de Friedrich von Schiller peine à s'émanciper d'un jeu un peu trop emprunté et corseté.

Assise à son bureau, plume rivée à la main, Marie Stuart est là, et bien là, mais paraît pourtant déjà si loin de nous. Prisonnière d'une immense cage scénique aux montants noirs et aux parois semi-occultantes, l'ancienne reine d'Écosse et de France croupit au château de Fotheringhay, en Angleterre, depuis dix-neuf ans, et envoie une collection de missives, comme autant de bouteilles à la mer, pour tenter de s'extraire de ce qui ressemble chaque jour davantage à sa dernière demeure. À ses côtés, Hanna Kennedy et Amias Paulet s'écharpent, mus par des motivations antagonistes : la première, en tant que fidèle nourrice, fait tout son possible pour que le respect dû à sa protégée ne soit pas bafoué, tandis que le second, un chevalier qui tient l'honneur pour la plus grande des vertus, s'efforce qu'aucun coup de Trafalgar ne vienne faire dérailler sa mission de gardien, quitte à être plus suspicieux qu'il ne le faudrait. **Ce terrible destin carcéral, Marie Stuart le doit à la reine Élisabeth Ire.**

Dans cette Angleterre du XVI^e siècle en proie aux luttes religieuses, la souveraine protestante a fait enfermer sa rivale au prétexte qu'elle aurait fait tuer son époux, Lord Darnley, pour mieux se marier avec son amant, le comte de Bothwell, James Hepburn, mais surtout afin d'écarter la menace qu'elle symbolise pour son propre pouvoir. Car, aux yeux de bon nombre de catholiques, qu'elle représente, Marie Stuart est l'héritière légitime du trône d'Angleterre et pourrait, avec l'aide de quelques solides appuis, en déloger sa cousine. Afin de tuer toute velléité dans l'oeuf, Élisabeth a donc choisi de la couper du monde et des Hommes, à défaut de lui trancher la tête, ce à quoi, pour le moment, et malgré les encouragements de son Grand Trésorier, le baron de Burleigh, elle se refuse, de peur de ternir durablement son image et d'exciter la colère des catholiques européens.

Isolée, Marie Stuart ne l'est pas tout à fait autant que la reine d'Angleterre le pense et le souhaiterait. Lors d'une courte entrevue, Mortimer, le neveu de Paulet, envoûté par le pouvoir de séduction de la prisonnière, l'assure de son indéfectible soutien. Voyant une porte de sortie s'entrouvrir, Marie en profite pour lui confier une lettre à l'attention de l'un de ses anciens amants, le comte de Leicester. Aujourd'hui proche parmi les proches d'Élisabeth Ire, à tel point que le coeur de la souveraine a chaviré pour lui, l'homme paraît suffisamment puissant, et doté de réseaux aux ramifications passablement nombreuses et solides, pour venir en aide à Marie Stuart. En parallèle, la prisonnière demande inlassablement à rencontrer Élisabeth Ire dans l'espoir (un peu fou) de réussir à la prendre par les sentiments. Face à cette demande de faveur, la reine est sincèrement hésitante, presque aussi divisée en son for intérieur que l'est l'aréopage d'hommes qui lui sert d'entourage. Certains l'encouragent à refuser cette main tendue, à l'instar de Burleigh ; d'autres la poussent à l'accepter, à l'image du versatile Leicester, qui l'emporte avec ces mots éminemment vils et sorniois : *« Elle le réclame / Comme une faveur, accorde-le lui comme une punition ! / Tu peux la faire monter à l'échafaud : / Cela lui sera moins pénible que de se voir / Éclipsée par tes charmes. / Ce faisant, tu l'assassines comme elle a voulu / T'assassiner... Quand elle verra / Ta beauté gardée par la bienséance, auréolée / D'une intacte réputation de vertu, / Cette vertu qu'elle a délaissée pour des frivolités lascives, / Rehaussée par l'éclat de la couronne, et parée / À présent des grâces de la fiancée... l'heure / De son anéantissement aura sonné. »*

Cet « anéantissement », et c'est là l'un des moteurs de son texte magnétique, Friedrich von Schiller ne le tient pas tout à fait pour acquis et déroule toute son intrigue comme si la fin n'était pas courue d'avance, comme si la mort inéluctable de Marie Stuart pouvait, d'un instant à l'autre, par on sait quel coup du sort, être déjouée. En ressort une pièce mue par un suspens dont le dramaturge allemand ne cesse d'entretenir et de nourrir l'illusion – à l'aide de petits arrangements avec la réalité historique, en inventant, par exemple, le personnage de Mortimer, en imaginant la rencontre entre Marie et Élisabeth ou en dramatisant la

conspiration de Babington –, et portée par une langue qui exerce, à l'image de Marie Stuart elle-même, un étonnant pouvoir de fascination, y compris dans la traduction de **Sylvain Fort**, que Chloé Dabert et sa troupe ont redécouverte pour l'occasion. **Cette capacité d'attraction, comparable à celle d'un astre noir, la metteuse en scène la traduit au plateau grâce à une esthétique aussi épurée que soignée.** Si la boîte carcérale imaginée par **Pierre Nouvel** vaut davantage pour la dernière – et sublime – image qu'elle permet que pour son fonctionnement un peu lourd et le dédoublement du quatrième mur qu'elle opère au début du spectacle – et qui contribue à rendre l'entrée en matière quelque peu poussive –, les lumières de **Sébastien Michaud**, les costumes de **Marie La Rocca** et les déplacements millimétrés des comédiennes et des comédiens, couronnés des divines coiffures de **Cécile Kretschmar**, permettent de générer une ambiance digne des confins de notre espace spatio-temporel, où, à mi-chemin entre la crudité du réel et l'évanescence d'un cauchemar, les personnages, à commencer par Élisabeth Ire, deviennent des figures jouant une danse de mort bien connue, dont les pas seraient autant guidés par les impératifs exogènes – le pouvoir, la religion, la détention – que par les moteurs endogènes – le désir, l'amour, l'humanité profonde.

Reste que, **dans ce savant équilibre réclamé par Schiller, Chloé Dabert tend à privilégier les premiers aux seconds, et impose à ses actrices et acteurs une direction à la bride un tantinet trop courte, qui aboutit à un jeu emprunté, voire corseté.** Dès lors, tandis que la metteuse en scène semble se laisser embarquer – pour ne pas dire impressionner, qui pourrait l'en blâmer – par la puissance, tant dramaturgique que langagière, de la pièce, au lieu de décider d'en prendre plus fermement les rênes, cette vision assez stricte et raide dissimule le côté sensuel – pré-romantisme oblige – du texte et circonscrit le feu intérieur qui anime chacun des personnages – en les faisant soit avancer, soit vaciller. Résultat, les unes et les autres, à commencer par Marie Stuart, avec laquelle **Bénédictte Cerutti**, en regard de son habituel talent, paraît mal à l'aise, et de laquelle elle ne parvient jamais à alimenter le caractère flamboyant, manquent de chair, d'âme – y compris mauvaise –, et leur diction, un brin trop appuyée, en fait des avatars théâtraux bien plus que des êtres humains, et les tient par essence à bonne distance de nous. Au cœur d'une distribution plutôt inégale, **Koen De Sutter**, aussi convaincant en Leicester qu'il l'était, il y a quelques mois, en Charles Bovary, **Sébastien Éveno**, inflexible en Burleigh qui met la raison d'État au-dessus de tout, et **Océane Mozas**, troublante en Élisabeth Ire, malgré sa plus grande aisance dans la raideur que dans le trouble, apparaissent comme de solides piliers, capables de soutenir l'ensemble, mais aussi de faire de l'ombre à Marie Stuart, qui, du fond de ses quatre murs où elle est retenue captive, n'en demandait pas tant et lui aurait sans doute préféré davantage de lumière.

Chloé Dabert nous offre avec « Marie Stuart » de Friedrich Von Schiller, un spectacle de très haute tenue



© Bénédicte Cerutti est Marie Stuart Crédit : Marie Liebig

Bénédicte Cerutti est Marie Stuart Crédit : Marie Liebig

La nouvelle création de la metteuse en scène et directrice de La Comédie de Reims, Chloé Dabert, est une totale réussite. La pièce phare de l'un des plus fameux dramaturges allemands de l'époque des Lumières, magistralement mise en scène et jouée, est éclairée d'un jour nouveau en toute majesté. Un pur régal.

« Je dissèque depuis plusieurs années le rapport au pouvoir au sein de la famille, du couple, ou d'une communauté, avec une obsession probable sur la place des femmes dans tout ça », confesse Chloé Dabert. Aussi, *Marie Stuart*, lui offrait-elle, un terrain privilégié qui met en scène cet affrontement historique entre deux personnalités féminines de premier ordre, femmes de pouvoir et non moins femmes prises dans les filets de la société de leur temps : la Reine d'Ecosse, qui donne son titre à la pièce, et la Reine d'Angleterre, Elisabeth Ière, figure assassine de sa rivale. Le sujet a inspiré plus d'un auteur dramatique. Mais on s'accorde à reconnaître à la pièce en cinq actes de Friedrich Von Schiller, celle dont Madame de Staël dira qu'« elle est la mieux construite de toutes les tragédies allemandes », une force singulière qui tient, notamment, à la manière dont le dramaturge romantique allemand s'émancipe de l'intrigue historico-politique dont la fin tragique est connue pour mettre l'accent sur la mise à la torture de ces deux héroïnes. Et il y a de quoi s'arracher les cheveux. De cette force singulière, Chloé Dabert s'empare avec brio. Elle met en scène le tragique de ces destinées féminines dans l'intimité de leur être, figures emblématiques des dilemmes de la femme sans cesse renvoyée à sa condition. Elle expose la rivalité érotique qui est le profond, et secret ressort dramatique, de cette amère tragédie romantique.

Une esthétique et un jeu de grande envergure

Elle a su également formidablement s'entourer. Elle prend d'abord appui sur une traduction, celle de Sylvain Fort, tendue par la volonté de faire entendre le texte dans sa densité et sa variété stylistique mais aussi portée par une intention : préserver cette liberté de tonalité et d'invention dans l'incarnation voulue par l'auteur. De cette ouverture, le jeu profite à plein porté par des comédiens d'envergure. A commencer par Océane Mozas (Elisabeth lère) et Bénédicte Cerutti (Marie Stuart) dont on dirait qu'elles sont faites pour ces rôles de belles âmes tourmentées, auxquelles leurs personnalités respectives donnent un relief unique. Dans cette veine, s'inscrivent tous les acteurs de cette pièce chorale. Au casting sans faute, il faut ajouter l'esthétisme de la scénographie signée par Pierre Nouvel qui a, notamment, imaginé cette grande cage de verre aux vitres mobiles resserrant les limites du plateau pour faire tableau. On ne voudrait pas trop en dévoiler tant ces inventions scénographiques participent à émouvoir par leurs effets d'une simplicité et d'une efficacité troublantes, tant elles parviennent à signifier visuellement que la fin renoue avec le commencement, que la boucle est bouclée, que les destins de Marie et d'Elisabeth, sont, en creux, les figures d'un même emprisonnement. A cette esthétique scénique sublimée par Sébastien Michaud à la création lumières, répond celle des costumes, historiquement fidèles et pourtant subtilement décalés par Marie La Rocca. Deux traits qui sont aussi ceux de la bande originale sonore signée par Lucas Lelièvre. Aussi faut-il lever toutes les préventions quant à la durée du spectacle. Le temps ne s'écoule pas que le rythme allié à la beauté font fondre.

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

SCÈNE CRITIQUE

Duel au sommet

Au TGP de Saint-Denis, Chloé Dabert s'empare de la pièce fascinante et cruelle de Schiller, *Marie Stuart*.

PAR OLIVIER
FRÉGAVILLE-
GRATIAN D'AMORE



Dès l'ouverture, le décor impose l'enfermement. Le plateau est cerné de pans de tissu noirs et translucides qui dessinent une cage sans barreau. Ce lieu devient tour à tour prison, salle du trône ou champ de bataille verbale. Pierre Nouvel compose un espace à géométrie variable où chaque geste est épié. La lumière travaillée par Sébastien Michaud découpe les corps dans un clair-obscur qui rappelle autant la peinture que le cinéma.

Écrite juste après la Révolution française, la pièce porte en elle la question brûlante du pouvoir et de sa légitimité, ainsi que d'une autorité confiée à des femmes dans un monde patriarcal. Chloé Dabert choisit une lecture résolument actuelle. Elle s'éloigne du romantisme popularisé par Stefan Zweig qui faisait de Marie Stuart une héroïne martyre et dominée par la passion. Ici, Marie et Élisabeth se dressent comme deux forces souveraines et inséparables. Elles partagent une même médaille dont chacune incarne une face. Elles cherchent à rester debout dans un univers qui les renvoie sans cesse au rôle d'épouse ou de mère. La tragédie

devient le territoire d'un combat où la liberté exige un sacrifice immense et souvent mortel.

Bénédicte Cerutti offre à Marie une dignité bouleversante. Elle a tout perdu et vit recluse mais elle reconquiert sa voix, sa respiration et sa stature. Sa grandeur naît du dépouillement. Elle avance vers sa fin avec une lucidité qui la fait reine autrement. Océane Mozas donne à Élisabeth une froideur souveraine et extrêmement théâtrale qui frôle le divin. Sous le masque du pouvoir rigide, les fêlures peu à peu affleurent. La peur, la jalousie et l'isolement creusent des brèches dans l'armure. L'une s'élève en chutant tandis que l'autre s'enferme dans son règne. Au terme de ce duel cruel, celle qui a perdu gagne sa liberté dans la mort et laisse la victorieuse seule face à un pouvoir qui la ronge et à une décision qui la poursuit.

Entre ces deux astres, un maître des stratégies tire les ficelles. Le Lord Burghley de Sébastien Eveno incarne un pouvoir sans visage et sans autre morale que la préservation du royaume. Il impose une loi qui ne relève ni du divin ni du juste et qu'il

estime simplement nécessaire. Il glace la scène par son calcul permanent.

Chloé Dabert orchestre ce monde avec précision et netteté. Le spectacle est tendu comme un arc du début à la fin. Quelques fragilités de distribution demeurent en périphérie mais le trio central maintient la salle entière dans un souffle suspendu.

Avec cette Marie Stuart, la metteuse en scène libère la pièce de son vernis romantique pour lui rendre son urgence. Deux femmes se battent pour un pouvoir qu'elles incarnent et qui finit par les dévorer. Une œuvre crépusculaire, nerveuse et vibrante.

MARIE STUART

De Friedrich von Schiller, mise en scène de Chloé Dabert.

- 4 au 29 janvier 2026 au TGP, Centre dramatique national de Saint-Denis.
- 2 au 7 février 2026 Théâtre du Nord, CDN Lille Tourcoing Hauts-de-France.
- 9 au 13 février 2026 à la Comédie de Béthune, CDN Nord - Pas-de-Calais.
- 25 février au 4 mars 2026 au Théâtre national populaire de Villeurbanne, Lyon.
- 11 & 12 mars 2026 à la Comédie de Valence, CDN de Drôme-Ardèche.
- 24 au 27 mars 2026 Théâtre national de Bretagne, Rennes.
- 8 & 9 avril 2026 au Théâtre à Pau.
- 14 au 17 avril 2026 au Théâtre de la Cité, CDN Toulouse Occitanie.

Marie Stuart : Face à face royal et cinglant



© Chloé Liebig

À la Comédie de Reims, [Chloé Dabert](#) s'empare de la tragédie de Friedrich von Schiller et signe une mise en scène tendue, esthétique et habitée, où deux femmes que tout oppose s'affrontent dans un duel à mort. Deux destins royaux, deux figures prises au piège d'un pouvoir qu'elles incarnent autant qu'il les dévore.

Deux reines, deux femmes, deux absolus. L'une règne, l'autre vit prisonnière, attendant sa funeste délivrance. Jugée coupable de trahison, Marie Stuart, reine catholique et déchue d'Écosse, menace par sa seule existence le règne de sa cousine protestante, la reine d'Angleterre Élisabeth Ire.

L'une incarne la passion, la chair, la vie. L'autre représente la rigueur et la raison d'État, s'enfermant dans le rôle de reine vierge, icône asexuée et chef de son église. Toutes deux se débattent dans le même piège, celui du pouvoir, du rang et de la solitude. Avec *Marie Stuart*, [Chloé Dabert](#) transforme la tragédie de **Friedrich von Schiller** en un affrontement de haute tenue, tendu, vibrant, d'une beauté crépusculaire.

Deux femmes, deux abîmes



© Chloé Liebig

Bénédicte Cerutti impose une Marie Stuart d'une dignité bouleversante. D'abord défaite et recluse dans sa cage de tissus sombres, elle reprend peu à peu possession d'elle-même. Sa noblesse se construit dans le dépouillement, sa grandeur renaît dans la perte, sa liberté dans sa mort. Chaque mot, chaque regard, chaque silence devient une victoire. Elle avance vers sa funeste destinée avec une force tranquille, souveraine, une lucidité presque mystique.

Face à elle, **Océane Mozas** donne corps à une Élisabeth d'Angleterre hiératique, inflexible, presque divine dans sa froideur. Son autorité semble d'abord sans faille, mais la cuirasse se fissure. Derrière la reine perce la femme, ébranlée par la peur et la jalousie. L'équilibre bascule. L'une s'élève au moment de mourir, l'autre s'enferme un peu plus dans les tourments, s'isole de plus en plus en vivant. Dans ce jeu de miroirs, la déchue conquiert son salut tandis que la souveraine s'emprisonne dans sa propre gloire.

Un pouvoir en clair - obscur

Chloé Dabert dirige son plateau avec une rigueur d'orfèvre. La mise en scène, précise et nerveuse, maintient le spectateur dans une tension continue, et cela malgré les trois heures quarante-cinq qui s'écoulent sans que l'on voie le temps passer. La cage de tissus translucides imaginée par **Pierre Nouvel** enferme les personnages dans un espace mouvant, tour à tour prison, salle du trône ou champ de bataille. Les lumières de Sébastien Michaud sculptent les visages dans des clairs-obscurs picturaux, tandis que la bande sonore de **Lucas Lelièvre**, faite de grondements, de froissements et de tambours, accompagne la montée vers la tragédie comme un souffle organique.



© Chloé Liebig

Le travail de direction d'acteurs impressionne par sa justesse. Chaque présence est dessinée avec une attention minutieuse. Dans ce duel de femmes, un troisième personnage finit par imposer sa loi. Lord Burghley, interprété par **Sébastien Evenno**, incarne le machiavélisme pur. Il avance avec la froideur mielleuse d'un stratège, déterminé à sauver la couronne, le pays, et peut-être un certain ordre du monde. Sa présence, à la fois trouble et intransigeante, confère au spectacle une densité politique et morale qui en renforce encore la portée. En nous invitant dans les arcanes du pouvoir, la pièce de Schiller et la mise en scène de Chloé Dabert résonnent au temps présent.

Un spectacle crépusculaire

Quelques rodages sont encore en cours, et une distribution quelque peu inégale laisse parfois planer un léger flottement. Mais le trio formé par Océane Mozas, Bénédicte Cerutti et Sébastien Evenno emporte l'adhésion et brille par son intensité, sa précision et sa force de présence.

Marie Stuart n'est plus ici un simple drame historique. C'est une tragédie intime où le pouvoir se mêle à la peur, où la force devient faiblesse, où la liberté se paie du sang. Chloé Dabert en révèle la chair et la pensée, la violence et la grâce. Le spectacle, tendu, sobre et vibrant, touche au plus juste, Une belle gageure !

À ne pas rater en décembre



Du 14 au 29 janvier
Marie Stuart, à Saint-Denis

SCÈNES

Tragédie explorant l'affrontement entre Marie Stuart, reine catholique d'Écosse emprisonnée, et Élisabeth, souveraine protestante d'Angleterre, la pièce de Friedrich Schiller est

transposée par Chloé Dabert à l'époque contemporaine. Une confrontation universelle entre deux figures féminines, une réflexion éternelle sur la liberté individuelle confrontée à la foi et à la raison d'État.

tgp.theatregerardphilipe.com

REVUE DE PRESSE MARIE STUART CHLOÉ DABERT

" Marie Stuart", un passionnant bras de fer royal orchestré par Chloé Dabert



" Marie Stuart" par Chloé Dabert © Marie Liebig

La metteuse en scène s'empare avec brio de la pièce de Friedrich von Schiller, où s'opposent jusqu'au sorricide la reine d'Écosse et Élisabeth I, sa soeur bâtarde.

Amatrice d'un théâtre relevant de la mécanique du thriller, [Chloé Dabert](#) avoue être tombée d'emblée sous le charme de l'oeuvre du poète et dramaturge allemand Friedrich von Schiller (1759-1805) : " *Quand j'ai découvert Marie Stuart, j'ai été saisie dès la première lecture par le rythme haletant de son écriture, et bien que nous en connaissions l'issue, le suspense nous tient en haleine jusqu'à la fin.*"

Au tableau de chasse de la metteuse en scène, on note l'éclectisme d'un goût pour les vertiges du polar qui l'autorise à aborder aussi bien textes classiques et contemporains. Dès ses premiers travaux en 2018, on ne s'étonne pas du choix plein d'humour de monter coup sur coup Jean-Luc Lagarce à la Comédie-Française (avec *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*) et, au Festival d'Avignon, *Iphigénie* de Jean Racine où l'attente qu'un vent se lève est le cliffhanger sur lequel se cristallise le récit.

Intrigues à couteaux tirés

Avec *Marie Stuart*, Schiller orchestre l'épreuve de force entre deux soeurs s'affrontant pour régner. Un combat qui ne peut se conclure qu'avec la disparition de l'une d'elles. Reine d'Écosse, Marie Stuart (Bénédicte Cerutti) a pour

principal défaut d'être une catholique ayant la légitimité du sang pour prétendre au trône d'Angleterre, un royaume anglican. Sa soeur bâtarde, Élisabeth I (Océane Mozas), s'arque-boute à son destin usurpé de reine d'Angleterre. Quand la pièce commence, cela fait vingt ans que Marie est emprisonnée par Élisabeth, sa condamnation à mort vient d'être prononcée, il ne reste plus qu'à signer l'acte d'exécution.

Chloé Dabert renvoie dos à dos ces deux soeurs ne s'embarrassant d'aucune morale pour parvenir à jouir sans partage du pouvoir.

Au-delà du désir de tendre le flux de la représentation vers sa résolution, Chloé Dabert porte une attention de chaque instant à faire entendre l'argumentaire de l'auteur. On prend plaisir à découvrir un univers d'intrigues à couteaux tirés. Chacune doit tracer son chemin dans un monde d'hommes où divers conseillers n'ont de cesse de les manipuler.

Pour décor, une structure aux allures de cage métallique fonctionne avec la même limpidité pour évoquer la prison de Marie que le palais d'Élisabeth. La metteuse en scène renvoie ainsi dos à dos ces deux soeurs ne s'embarrassant d'aucune morale pour parvenir à jouir sans partage du pouvoir. Chloé Dabert ne sauve personne. Mais grâce à l'incarnation de deux actrices d'exception, elle dessine avec élégance et une même précision le portrait de deux femmes déterminées à ne jamais baisser la garde.

Marie Stuart de Friedrich von Schiller, mise en scène Chloé Dabert, avec Bénédicte Cerutti, Océane Mozas, Koen De Sutter, Sebastien Eveno... Au théâtre Gérard - Philipe, Saint - Denis, jusqu'au 29 janvier □ au Théâtre du Nord, Lille, du 3 au 7 février □ en tournée jusqu'au 17 avril.

Marie Stuart de Friedrich Von Schiller par Chloé Dabert.

Jusqu'au 9 octobre à la Comédie -CDN de Reims puis en tournée régionale et parisienne.

La justice et la liberté incompatibles avec l'exercice du pouvoir.



Marie Stuart, reine d'Écosse emprisonnée en Angleterre depuis des années, est accusée de comploter contre la reine Élisabeth. Et Marie, la catholique, représente une menace pour le règne protestant d'Élisabeth : certains la considèrent comme l'héritière légitime du trône d'Angleterre. La Stuart voudrait obtenir une audience près d'Élisabeth pour plaider sa cause.

Élisabeth, tiraillée entre son devoir de reine et ses doutes, hésite à ordonner l'exécution de Marie, craignant de ternir son image et d'encourager la colère des catholiques européens... Pour obéir à la raison d'État : mettre fin à l'instabilité politique et religieuse du pays, elle pense la faire exécuter. Or,

« Les inclinations changent comme monte et descend la vague changeante de l'opinion. Ne dis pas que tu dois obéir à la nécessité et aux pressions de ton peuple. Dès que tu le veux, à chaque instant, tu peux constater que ta volonté est libre », lui dit a contrario le bon Talbot (Jan Hammenecker).

Schiller, contemporain de la Révolution française, a vu s'égarer les « sauvages » aux prises avec leurs « instincts sensibles », destructeurs et violents, et les « barbares », figés sur les « instincts formels », trop idéalistes.

La beauté est la seule valeur qui puisse faire revenir les foules des extrêmes.

Pour Chloé Dabert, directrice de La Comédie - CDN de Reims, et metteuse en scène de la pièce donne à sa création une beauté toute schillerienne. Ce *Marie Stuart*, ancré dans l'Histoire de l'Ecosse et de l'Angleterre des années 1587, confronte deux magnifiques figures féminines entourées de conseillers masculins redoutables dont il faut naturellement se méfier. C'est la construction d'un thriller au suspense serré, inspiré de faits réels documentés - une fiction où se côtoient la brutalité et la poésie, le drame romantique, la pièce politique, et une philosophie sur la liberté existentielle.

L'occasion d'offrir à la scène une oeuvre à la fois politique, littéraire, éthique et esthétique - grand théâtre -, via la tragédie d'une reine déchue du pouvoir, mais que sa constance patiente en prison et face à la mort élève à la dignité.

Bénédicte Cerutti en reine d'Ecosse fait résonner - voix et expression - à la fois une sensibilité à fleur de peau et l'articulation claire d'une pensée décidée. Sur le point de s'effondrer, croit-on, elle s'élève toujours plus haut dans la reconnaissance de soi : « Mes erreurs étaient humaines, c'étaient des erreurs de jeunesse. Le pouvoir m'a égarée, je ne l'ai ni caché, ni dissimulé, j'ai dédaigné les fausses apparences, avec une franchise royale. » De son côté, l'énigmatique reine d'Angleterre - Océane Mozas précise et tourmentée, au fait des enjeux en lice - est une altesse inquiète qui se méfie.

Les conseillers royaux, gent masculine, sont servis par des acteurs bien campés : William Cecil, serviteur incorruptible d'Élisabeth est incarné par Sébastien Eveno, magnanime, fidèle à la raison d'État - froideur protestante et « instinct formel » de règle. Il suit le peuple réclamant « la tête de Marie ».

Mortimer - Makita Samba -, neveu de Paulet - Cyril Gueï -, le gardien de la reine, veut libérer l'Ecoissaise. Jeune et exalté, manipulé par les papistes, du côté de l'« instinct sensible », il est aussi dévoyé par les ors de Rome et perd la raison : « Lorsque je combattrai pour vous, j'égorgerai mon oncle ; je veux te sauver mais je veux aussi te posséder. » Harcèlement masculin et pouvoir.

Robert Dudley - Koen De Sutter -, amant opportuniste de Marie et d'Élisabeth, est guidé par l'instinct de survie et le pragmatisme des grands.

La scénographie est splendide, entre lumières étudiées - obscurité et brume -, musiques lointaines participant de la tension dramatique qui sourd de ce jeu infernal invouable - scènes données en privé face public, entre bien nés. Sons de cornemuse pour les déplacements de la Reine ; et les atours magnifiques attirent le regard - l'admiration pour des tableaux d'époque - alors que s'élève ou descend des cintres la geôle aux lignes contemporaines.

Scènes pudiques de cérémonie sacrée avant la mort : les suivantes de Marie, agenouillées et de noir vêtues et voilées, entourent Marie à la robe écarlate.

Spectacle intense - goût de l'Histoire, intérêt pour les figures scéniques persuasives - féminines et masculines -, beauté de tableaux grandiloquents.

« Marie Stuart » de Schiller, mis en scène par Chloé Dabert à la Comédie de Reims - optique de pointe pour une oeuvre de 1800

Après plusieurs spectacles qui ont permis de découvrir et explorer des écritures britanniques contemporaines - de Denis Kelly ou Lucy Kirkwood - Chloé Dabert revient à une oeuvre classique pour la première fois depuis son [Iphigénie](#), en 2018. Son choix s'est porté sur *Marie Stuart* de Schiller, et il apparaît d'emblée que cette pièce lui va bien. Sa mécanique raffinée mise au service de l'affrontement de deux reines, l'intrication étroite de questions personnelles, religieuses et politiques dans des répliques denses et ciselées ou encore la nécessité d'une ample distribution - ce sont là des défis que le geste artistique de Chloé Dabert paraît en mesure de relever, sur le papier. Le résultat est une mise en scène d'une précision redoutable qui confirme pleinement cette intuition première.



Dans la pénombre de la scène, le public découvre une grande baie vitrée sur le plateau nu. Des bruits sourds donnent le coup d'envoi des 3h45 de spectacle, puis une lumière découvre la silhouette d'une femme, en tenue d'époque, ses longs cheveux détachés. Presque de dos à la salle, elle écrit des lettres à la plume sur un secrétaire dont elle ouvre et referme les tiroirs. La vision silencieuse convoque aussitôt le souvenir du [Firmament](#). On retrouve l'alliance paradoxale d'un espace extrêmement épuré, presque abstrait - conçu par Pierre Nouvel - et des costumes chiadés, travaillés par Marie La Rocca dans le détail de chaque étoffe superposée, alliance qui donne l'impression d'observer le passé avec la netteté qu'offrent les instruments d'optique de notre époque. Chloé Dabert a eu beau délaissé les écritures britanniques contemporaines pour une pièce classique allemande, le trajet effectué n'est finalement pas si long : on passe de l'Angleterre du XVIIIe siècle, avec la pièce de Lucy Kirkwood, à l'Angleterre du XVIe, avec celle de Schiller.

Après ce seuil, l'exposition est classiquement prise en charge par deux personnages secondaires qui décrivent la situation dans laquelle se trouve Marie Stuart, reine d'Écosse emprisonnée par sa soeur Élisabeth, reine d'Angleterre, qui la soupçonne de prétendre à la couronne et de vouloir convertir son pays à la foi catholique. La nourrice de Marie Stuart dénonce le traitement indigne infligé à sa reine : dans la prison figurée sur scène par la verrière, Marie Stuart n'a pas même le droit à un miroir. Elle subit la surveillance implacable de Paulet, qui

procède à une fouille du secrétaire, à la recherche de papiers qui pourraient servir de preuve à la trahison supposée de cette femme qu'il accuse d'être arrogante et dont il craint l'influence néfaste.



Après la découverte d'une couronne, dans le double-fond d'un tiroir, arrive Marie Stuart. Celle-ci ne se plaint pas de son sort mais demande une faveur à son geôlier : celle de transmettre à sa soeur une lettre sollicitant une rencontre. Marie se sait d'avance condamnée par les Lords chargés de prononcer un verdict à son sujet, et remet en question l'autorité de ces hommes qui s'octroient le pouvoir de la juger, elle une femme et une reine. Là encore, le souvenir du [Firmament](#) qui donnait à voir un tribunal improvisé de femmes pour juger une autre femme s'impose. Sa plaidoirie retentit, et ce n'est que la première d'une série de répliques. Chloé Dabert, comme à son habitude, suit le texte à la lettre et impose à ses acteurs et actrices une diction précise et rythmée. Elle ne procède pas à une opération dramaturgique savante visant à mettre l'oeuvre au contact du public et de notre époque, mais s'en remet avec une confiance absolue au texte qu'elle a choisi de monter, se fondant sur son impression de lecture, son instinct qui lui dit que s'il lui parle à elle, depuis l'endroit où elle se trouve, il peut parler à une salle de 400 personnes.

Sa mise en scène rigoureuse du texte de Schiller démontre puissamment cette conviction. À plusieurs reprises, il résonne au travers de ses deux personnages de femmes qui revendiquent le pouvoir qui leur revient de droit, qui refusent de se voir réduites à leur genre, qui se débattent pour n'être pas perçue que comme des femmes par les hommes qui les entourent, incapables d'inventer d'autres rapports que d'autorité ou de séduction avec elles. Ce combat - qui rappelle celui de Christine de Suède, personnage qui a inspiré à l'autrice suédoise Sara Stridsberg la pièce [Dissection d'une chute de neige](#) - est le plus nettement celui de la reine au pouvoir, Élisabeth. Après les premières scènes, la prison de Marie s'élève au-dessus du plateau et un trône remplace le secrétaire. Les cheveux détachés de la première des reines s'élèvent en une couronne magistrale autour du visage de la seconde ; sa robe bleu nuit est éclipsée par une superposition d'étoffes colorées. Cette deuxième reine rayonnante doit décider ou non de signer l'acte d'exécution de sa soeur, ce qu'elle hésite à faire, moins par pitié que par crainte de la réputation que pourrait lui valoir cet acte. Elle doit également donner une réponse au prince d'Anjou qui veut l'épouser, ce qui impliquerait de renoncer à mourir vierge comme elle y aspire, afin d'être moins femme dans l'exercice de son pouvoir.



Ce que découvre cette mise en scène, par rapport à d'autres du même texte, c'est la compacité de ces deux personnages, qu'il est facile d'opposer de manière schématique. Il n'y a pas ici d'un côté la sensuelle qui tue son mari et épouse son meurtrier avant d'embrasser la religion catholique et de s'en faire l'apôtre, et de l'autre celle qui se refuse à tous les hommes et se fâne dans la rigueur du protestantisme. Dès la première scène, Bénédicte Cerutti fait mentir le geôlier qui décrit son personnage comme une femme manipulatrice et indomptable. Elle se contient face aux traitements qu'elle subit, reste digne et raisonnable. La vigueur de son caractère n'est entrevue que lorsque le baron Burleigh vient lui annoncer le verdict des Lords et qu'elle démontre de manière implacable l'illégitimité du procès dont elle a fait l'objet. Élisabeth quant à elle, incarnée par Océane Mozas, méconnaissable, se révèle parfois plus légère que sévère au milieu des conseillers qui incarnent tous une position différente face au dilemme qu'elle doit résoudre. Bien loin de n'incarner que le devoir, elle est lumineuse, et même capable de désir lorsqu'elle embrasse son favori Leicester.

Chloé Dabert ne retranche rien ou presque du texte de Schiller, et, au-delà du portrait de ces deux femmes, le spectacle livre aussi le récit des complots qui s'organisent à la cour pour sauver Marie Stuart. Au centre des opérations, se trouve Mortimer, interprété par Makita Samba, qui joue double-jeu, tout comme le comte de Leicester dont il cherche l'appui, à la demande de la reine emprisonnée. Mais alors que les sentiments du premier sont tout à Marie Stuart, il apparaît que ceux du comte Leicester sont pris en étau entre les deux reines, et il se dérobe lorsqu'il s'agit de passer à l'action. Ce personnage, dont l'indécision se révèle un élément-clé de l'intrigue, est porté par Koen de Sutter, dont l'accent flamant prend des couleurs anglophones qui donnent un relief particulier à ses répliques et dont le jeu rend particulièrement attentif à la complexité de sa partition.



Les scènes de complot se jouent dans une obscurité soigneusement composée par Sébastien Michaud, qui joue à plusieurs reprises des superpositions des surfaces translucides de Pierre Nouvel, à partir d'un cyclorama qui exceptionnellement se colore et la plupart du temps tamise l'espace de lumières faibles. Dans ces jeux de nuance discrets, les couleurs des robes d'Élisabeth, différentes à chaque apparition, contrastent avec les scènes en noir et blanc des hommes qui agissent dans l'ombre. Après l'entracte, une fumée blanche tapisse le sol et suggère l'étendue de la prison de Marie, même quand elle obtient l'autorisation de sortir de sa geôle. Le paysage dans lequel elle se trouve est suggéré par une peinture de Marine Dillard projetée sur le cyclo, mais délicatement floue, qu'on assimile à une toile d'Hubert Robert. Cet espace exceptionnellement extérieur servira de théâtre à la fameuse confrontation des deux reines, attendue depuis le début de la pièce.

Les procédés adoptés sont économes mais la découverte progressive de leurs possibles entretient la tension du public vers la scène, constamment épurée. Il en va ainsi des lumières, ou du ballet des verrières, qui dessinent une prison, ouvrent des portes ou ménagent des angles, indiquant le passage d'un lieu à un autre. L'écoute prend également appui sur les matières des costumes, dont on perçoit la pesanteur dans les plis, ou dans la fantaisie des perruques qui permettent d'identifier les moindres personnages d'un coup d'oeil. Les quatre actrices et les huit acteurs donnent ainsi corps aux nombreux personnages de la pièce et lui donnent l'ampleur d'une série ou d'un film. Le texte, enfin, tout en retentissant très nettement, nous parvient avec la densité dans laquelle Chloé Dabert a refusé de trancher, à la faveur de telle ou telle piste d'interprétation. À nous de nous frayer un chemin et de prendre parti pour l'une ou l'autre reine - ou pour les deux. C'est là l'ambition et la générosité de cette mise en scène, que de nous mettre de plain-pied avec cette oeuvre en en conservant l'ouverture la plus grande.

« MARIE STUART » : CHLOÉ DABERT ET LES REINES DU POUVOIR, UN MAGISTRAL AFFRONTLEMENT

Avant toute chose on le sait. Elle va mourir. Un seul soleil éclaire la Terre. Deux reines pour une seule couronne est impossible. Marie Stuart sera donc exécutée. Elizabeth règne. Mais à quel prix ?

Soupçonnée d'avoir fait exécuter son mari et de s'être mariée avec son amant. Soupçonnée de complot contre la couronne d'Angleterre pour reprendre le pouvoir. Marie Stuart, catholique, ex-reine de France et d'Écosse est manifestement une menace pour Elizabeth. Elizabeth première. Protestante et reine d'Angleterre au pouvoir. Nous sommes au XVI^e siècle. Les religions sont en lutte. Et les pouvoirs aussi.

La pièce de Schiller (souvent considéré comme le Shakespeare allemand), écrite en 1800 commence trois jours avant son exécution. Marie Stuart est recluse depuis près de vingt ans.

Alors au début c'est elle qui écrit. Dans le gris de sa cellule à Fotheringay. Austère et monastique. Demande à sa rivale une entrevue. Une grâce. Peut-être la « pieuse comédie de la clémence ».

Noir. La machine est en route. Le polar peut se dérouler. Et sera passionnant. Avec ses suspens. Et ses rebondissements. Ses trahisons et ses mensonges. Ses détours et ses faux-semblants. Ses morts et ses félonies. Et tout ce que le mot « pouvoir » peut contenir de secret. De mortifère.

La traduction de Sylvain Fort est exemplaire. Fidèle à Schiller il amène le texte jusqu'à nous avec une limpidité nécessaire. Un texte dense et poétique. Un récit riche. Où comme dans la tragédie classique rien n'est montré. Tout est dit. À chacun d'y dessiner alors son propre visuel.

En cela aussi la mise en scène de Chloé Dabert est exemplaire. D'une rare élégance, comme l'ensemble du spectacle d'ailleurs, elle est aussi d'une grande esthétique. Tout est grave mais rien n'est jamais lourd. Costumes extrêmement soignés. Scénographie sobre, astucieuse et poétique. Intelligence du son. L'ensemble est à l'unisson. Et le choix d'un humour bienvenu donne volontiers à sourire. Sourires qui, à y repenser, ont quand même d'aigres relents d'odieux et de grande bassesse. Dans cette grisaille ambiante aux couleurs d'âmes damnées, seules sont les couleurs du pouvoir. Celles d'Elizabeth parée de toute sa royauté. Celle de Marie Stuart dans ses derniers moments. Rouge. Rouge historique de sa dernière robe. Éclatante comme un seul instant de vérité. Comme ces cierges amenés en procession. Comme s'ils allaient dans un dernier instant éclairer son destin d'un jour nouveau.

La vérité justement. Où peut-elle exister dans cet empire du pouvoir ? Quand tout est immobile jusqu'à l'étouffement. Quand certains conseillers eux aussi gris comme des rats vont et viennent au gré de leurs passions et surtout de leurs intérêts. Flottant en ombres discrètes dans de pâles lumières blanches. Changeantes imperceptiblement. Quand les flots de paroles suintent la tromperie. La perfidie. Le mensonge et les basses manœuvres. Polar certes mais tellement politique. Comment ne pas confondre le bien de l'État avec la justice ? Justice des hommes. Justice de Dieu. Religions, tous ces crimes commis en ton nom. Partout. Depuis tout temps. Marie Stuart croix au cou. Chapelet à la main. Marie Stuart plus tard, enfin face à Elizabeth. La brève rencontre des deux femmes seulement imaginée par Schiller. Deux pouvoirs. Recto-verso de l'infini désir de règne. Un si bref moment. Pourtant si décisif. Violence de la confrontation dans cette campagne soudain presque apaisée. Campagne d'une royale partie de chasse. Toile peinte vaporeuse. Étrange. Troublante. Comme dans un film de Chabrol. Elizabeth est une bâtarde. Marie le lui crie. Hurlant sa violence. Trop plein contenu depuis si longtemps. Et le dédain rageur d'Elizabeth. On ne peut faire d'alliance avec « la race des serpents ». Le poids de leur histoire est définitivement trop lourd. Plus tard, Marie agenouillée presque mystique en paiera bientôt le prix. Elizabeth aura, enfin et non sans mal, signé son arrêt de mort. Décision difficile. Pauvre reine qui signe puis se défait. Un acte d'exécution pourtant irréversible dont elle aussi paiera le prix. Celui d'une femme bouclée dans une infinie solitude. Celle du pouvoir sans doute. Mais rien à faire « quand la haine rencontre la haine, le fruit en est pourri ».

Religion. Comment ne pas penser à toutes ses résonances contemporaines immédiates ? « Dieu en a décidé ». Comment ne pas craindre soudain que ces religions ne prennent le pas sur la raison ? Fût-elle d'état et pour le sacrosaint bien du peuple. Quand nous, public, devenons à plusieurs reprises ce peuple témoin baignés d'une opaque lumière orangée. Cet état où deux femmes puissantes s'affrontent en compagnie des hommes. Leurs alliés. Leurs ennemis. Leurs amours. Même l'amour a ses enjeux. Et le désir aussi. Dévoués, à l'une ou à l'autre. À l'une puis à l'autre parfois. À l'une seule au prix de la mort. Microcosme hypocrite et perfide. Errances maléfiques sous les ors de la République. Pardon, de la Royauté en ces temps troublés du XVI^e siècle.

La hache a tranché quand seule sur son trône, et semblant exilée de tout et de tous, Elizabeth devient à son tour la recluse. Dans cette même prison, cage mobile du départ redescendue des cintres après y être restée suspendue longtemps comme une sourde menace. Quand les ombres éteintes auront disparu derrière l'immense vélum blanc du fond de scène.

Alors saluons la troupe. Notion chère à Chloé Dabert. Saluons toute la distribution. Ils sont tous magnifiques. Justes et pertinents. Un très bel ensemble.

Arthur Lefebvre

Distribution : Avec Bénédicte Cerutti – Brigitte Dedry – Jacques-Joël Delgado – Koen De Sutter – Sébastien Éveno – Cyril Gueï – Jan Hammenecker – Tarik Kariouh – Marie Moly (du studio 7) – Océane Mozas – Makita Samba – Arthur Verret

Collaboration à la dramaturgie Alexis Mullard – Scénographie Pierre Nouvel – Assistanat à la mise en scène Virginie Ferrere – Lumière Sébastien Michaud – Son Lucas Lelièvre – Costumes Marie La Rocca. L'Arche est éditeur et agent théâtral du texte représenté.

En tournée :

Du 11 au 13 février 2026 à la Comédie de Béthune – CDN Nord – Pas-de-Calais

Du 25 février au 4 mars 2026 au Théâtre National Populaire de Villeurbanne – Lyon

Les 11 et 12 mars 2026 à la Comédie de Valence, CDN de Drôme-Ardèche

Du 24 au 27 mars 2026 au Théâtre National de Bretagne, Rennes

Les 1er et 2 avril 2026 à la Comédie de Caen – CDN de Normandie

Les 8 et 9 avril 2026 au Théâtre de Pau

Du 14 au 17 avril 2026 au Théâtre de la Cité – CDN Toulouse Occitanie

THÉÂTRE

Nouveaux spectacles

MARIE STUART

Théâtre contemporain – De Friedrich Schiller, mise en scène Chloé Dabert. Avec Bénédicte Cerutti, Brigitte Dedry, Jacques-Joël Delgado, Koen De Sutter, Sébastien Eveno, Cyril Guei, Jan Hammenecker, Tarik Kariouh, Marie Moly, Océane Mozas, Makita Samba, Arthur Verret :

● Cette tragédie historique écrite en 1800 se concentre sur le conflit entre Marie Stuart, reine d'Écosse, et la reine Élisabeth I^{re} d'Angleterre. Catholique, emprisonnée en Angleterre depuis 18 ans, Marie est accusée de comploter contre le règne protestant d'Élisabeth. Laquelle, tiraillée entre son devoir de reine et ses doutes personnels, hésite à ordonner l'exécution de Marie, craignant de ternir sa propre image et d'encourager la colère des catholiques européens.

● Pour nous plonger au cœur du pouvoir, de ses difficultés et de ses noirceurs, la mise en scène de Chloé Dabert situe l'action dans un espace contemporain, une cage protéiforme évoquant la prison de Marie, où les costumes prennent en charge la dimension historique. Dans cette pièce qui évite tout manichéisme, se côtoient le concret et la poésie, le drame romantique, la politique, ainsi qu'une réflexion plus philosophique sur l'individu et sa liberté face au destin, au fanatisme religieux et à la raison d'État.

Théâtre Gérard-Philipe - Saint-Denis 93 ("Pièces de théâtre")

Reines sous cloche

Il y a de l'habileté chez Schiller à intituler sa pièce *Marie Stuart*. Comme s'il voulait nous faire oublier à qui il se mesure. William Shakespeare, le grand auteur élisabéthain, hante comme un fantôme chaque moment, chaque personnage, chaque mot du drame. La comparaison est inévitable, presque écrasante. Cruauté. Mais Schiller ne cherche pas la fresque ni la tempête. Ici, il y a si peu d'actions, pas de rebondissements spectaculaires, on connaît l'Histoire et tout file droit vers l'exécution. La fin est écrite d'avance, et c'est précisément là que le théâtre commence.

Alors les personnages parlent. Ils parlent beaucoup. Et ils parlent bien. Schiller leur offre le temps pour le faire. Le temps de déplier une pensée, d'hésiter, de se contredire, de s'enfoncer parfois dans leurs propres raisonnements. Ça s'étire, s'organise, prend toute la place. C'est ample, dense, parfois vertigineux. Une langue magnifique, travaillée comme une matière noble. Mais peu de péripéties. Un théâtre de texte, de parole et de positionnement. Un théâtre où l'action est d'abord intérieure, politique, morale.

Et c'est exactement ce que souligne la mise en scène de Chloé Dabert. Sans chichi. Style suisse. *Less is more*. Efficace, rigoureux, presque pauvre. Le même plateau tout du long : une cage de verre, des panneaux qui montent et descendent, comme un écrin, comme une vitrine de musée. Un espace qui expose autant qu'il enferme. Qui impose une distance, des circulations alambiquées, une géométrie contraignante. On observe les corps comme des pièces rares, sous verre, déjà un peu mortes. Le dispositif dit clairement : ici, on regarde des figures prises au piège d'un système, pas des héroïnes romanesques.

Seule coquetterie, comme un contrepoint assumé : des costumes d'époque. Plusieurs pour un même personnage parfois. Effet défilé. Effet collection. On aura fait notre travail de documentation. Délicieusement désuet. Presque ridicule. Contemporain et classique cohabitent sans jamais vraiment fusionner. Tension ou hésitation ? Premier ou second degré ? Difficile de trancher. Et peut-être est-ce volontaire. Travail d'équilibriste surtout. Car il faut tenir les spectateurs durant trois heures quarante-cinq. Alors on ne décide pas franchement. On ménage toutes les attentes. On ne tranche pas, au risque de rester dans un entre-deux confortable.

Dès lors, tout se joue sur les acteurs. C'est bien à cela que sert le dispositif : ils ne peuvent pas se cacher. Aucun effet pour détourner l'attention. Aucune échappatoire. Et quel cadeau leur offre Chloé Dabert ? Un magnifique cadeau empoisonné. Un cadeau cruel. Car ils sont condamnés à être brillants. À tenir la langue, la durée, la frontalité. À être à la hauteur du texte, sans filet. Pour ceux-là, tout leur art peut se déployer. Ou s'effondrer.

En tête, Bénédicte Cerutti et Océane Mozas interprètent au cordeau deux femmes tenues et piégées par les hommes, bien qu'elles soient reines, peut-être précisément parce qu'elles sont reines. Bénédicte Cerutti impose une Marie Stuart d'une tenue rare, toute en retenue active, en intelligence du texte, en résistance intérieure. Elle ne cherche jamais l'effet, encore moins la séduction : elle creuse. Sa présence est dense, concentrée, presque minérale. Chaque inflexion semble pensée, chaque silence travaillé, comme si le personnage avançait déjà vers sa mort avec une lucidité calme, sans pathos, sans plainte. Avec une infinie subtilité, les deux actrices parviennent à faire entendre la lucidité dans l'aveuglement, l'humour dans la tragédie, la détresse dans la grandeur. Elles incarnent deux stratégies de survie dans un monde gouverné par des hommes qui parlent beaucoup à leur place. Quand on est une femme au pouvoir, on ne dirige pas : tout autour gravite une ribambelle de conseillers-moustiques, experts autoproclamés, stratèges peureux, qui bourdonnent, piquent et empêchent toute décision nette. Voilà la morale limpide que laisse apparaître cette mise en scène de la directrice du CDN de Reims. (Un message à faire passer ?).

Koen De Sutter, en lâche invétéré, est d'un comique imparable. Il excelle dans l'art du retournement, de la couardise élégante, de la compromission souriante. Sébastien Eveno, qui excelle toujours dans les rôles de salaud, fait la moue à outrance, durcit la raison d'État jusqu'à la grimace. Makita Samba joue un violeur maquillé sous les traits d'un fanatique, figure inquiétante et presque trop lisible. On n'est jamais très loin de la caricature. Comme si Chloé Dabert dessinait, à la va-vite, pour les hommes, des moules mâlics. Des fonctions plus que des personnages. Des figures-outils au service du drame des deux reines.

Pour ceux qui sont restés jusqu'à la fin, il y a une réelle satisfaction. Celle d'avoir assisté à une performance d'acteurs. Et c'en est une. Une endurance. Une tenue. Une rigueur. Pour les autres, on ne sait pas. Peut-être sont-ils partis chercher ailleurs ce que cette mise en scène refuse volontairement : le romanesque, le débordement, la chair excessive. *Marie Stuart* version Chloé Dabert ne cherche pas à séduire à tout prix. Elle expose, elle cadre, elle contraint. Elle attrape le spectateur, et ne le lâche qu'à la toute fin, quand il est déjà trop tard pour discuter.

« Marie Stuart » de Chloé Dabert : la violence politique au scalpel



Photo Marie Liebig

En s'attaquant à « Marie Stuart » de **Schiller**, **Chloé Dabert** livre une lecture radicalement contemporaine de la tragédie politique.

Dépouillée de tout romantisme, sa mise en scène observe avec une précision chirurgicale la manière dont le pouvoir moderne neutralise ses figures gênantes : non par la brutalité, mais par la procédure, le report et l'effacement de la responsabilité.

Une relecture glaçante, qui fait de la décapitation moins un acte qu'un protocole.

Il est des mises en scène qui racontent une époque en nous projetant dans une autre. Le « Marie Stuart » de **Chloé Dabert** appartient à cette catégorie rare : sous couvert de **Schiller**, il expose avec une netteté presque clinique les mécanismes contemporains du pouvoir, là où la violence ne s'exerce plus frontalement mais par glissements successifs, délais organisés et responsabilités diluées.

Le geste de **Dabert** est clair : désacraliser la tragédie. Exit la reine martyre, la passion spectaculaire, la jalousie romanesque. Le plateau, dépouillé et froid, s'apparente davantage à un espace de décision qu'à un lieu de vie.

Gouverner, c'est différer

Tout y est fonctionnel, surveillé, calibré. Le drame ne surgit pas : il s'installe. Il ne frappe pas : il administre. La

mort de Marie Stuart n'est jamais un choc, mais l'aboutissement logique d'un processus déjà enclenché.

Dans ce dispositif, « Marie Stuart » n'est pas tant condamnée qu'inadaptée. Elle parle encore le langage de la vérité, de la frontalité, de la parole comme acte politique.

Face à elle, Élisabeth 1ère incarne un pouvoir déjà modernisé, fondé sur la maîtrise, la temporisation et l'évitement stratégique. Gouverner, ici, consiste moins à décider qu'à différer, moins à trancher qu'à laisser les choses advenir sous couvert de nécessité. La violence n'est plus personnelle : elle est organisée et structurelle.

Cette logique traverse aussi le jeu des acteurs, entièrement accordé à l'esthétique de la retenue imposée par la mise en scène. Les corps sont tenus, contrôlés, comme soumis à une discipline invisible.

Marie Stuart (**Bénédicte Cerutti**) conserve une intensité fragile, presque archaïque, nourrie par une foi persistante dans la parole et le face-à-face. Cette tension intérieure, jamais relâchée, rend son personnage profondément vulnérable - et radicalement incompatible avec le système qui l'entoure.

Élisabeth 1ère (Océane Mozas), au contraire, se construit dans l'économie et la distance. Le jeu privilégie la précision du geste, la gestion des silences, la neutralisation progressive de l'affect.

Rien ne semble impulsif : chaque mouvement est filtré par la fonction, absorbé par la rationalité du pouvoir. Autour d'elles, les personnages secondaires apparaissent moins comme des individus que comme des relais, des rouages humains d'une machine politique parfaitement huilée. Peu à peu, l'identité s'efface au profit du rôle.

La scène de la rencontre entre les deux reines - fiction historique devenue passage obligé du mythe théâtral - est volontairement désamorcée.

Dabert en refuse la dimension cathartique pour en faire un moment de disjonction : deux régimes de pensée, deux rapports irréconciliables au pouvoir et à la parole. Il n'y a ni victoire ni révélation, seulement la confirmation que le sort de Marie Stuart est déjà scellé par les règles mêmes du jeu politique.

Ce que montre ce « Marie Stuart », c'est moins une tragédie individuelle qu'un système. Un système où l'on tue sans affect, où l'on élimine sans se salir les mains, où la décapitation devient une formalité administrative.

Le sang a disparu du plateau, absorbé par la procédure. En refusant toute consolation émotionnelle, **Chloé Dabert** signe un spectacle exigeant, brillant, et d'une cohérence implacable.

La tragédie n'est plus un choc : elle est une méthode. Et c'est précisément ce constat, plus encore que la chute de la reine, qui glace le sang durablement.

Dates : du 14 au 29 janvier 2026 - **Lieu** : [Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis](#)

Mise en scène : Chloé Dabert

MARIE STUART DE FRIEDRICH VON SCHILLER - MISE EN SCENE CHLOE DABERT



Chloé Dabert, directrice de La Comédie - CDN de Reims, s'empare de *Marie Stuart*, la tragédie en cinq actes de Friedrich Von Schiller, et en déploie au plateau toute la tension politique et humaine. Fidèle à la traduction de Sylvain Fort, la metteuse en scène resserre le drame autour des derniers jours de la reine d'Écosse, suspendue à l'indécision de sa cousine, Élisabeth, seule détentrice du pouvoir de signer son arrêt de mort.

Reine d'Écosse avant même d'avoir un an, reine de France à seize ans par son mariage avec François II, prétendante légitime au trône du royaume d'Angleterre, le destin de Marie Stuart bascule à ses 25 ans, en 1568, lorsqu'elle abdique, fuit l'Écosse et se réfugie en Angleterre auprès d'Élisabeth. Elle y restera enfermée dix-neuf années avant d'être exécutée pour complot en 1587. Face à elle, Élisabeth, fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn, exécutée pour adultère et sorcellerie, accède au trône d'Angleterre en 1558 après le décès des enfants légitimes d'Henri VIII. Une accession controversée, fragilisée par la seule existence de Marie Stuart, qui jusqu'à son dernier souffle se refuse de reconnaître la légitimité de sa cousine.

Chloé Dabert inscrit cette rivalité dans un huis clos carcéral implacable. *Marie Stuart* est enfermée dans une structure de verre transparente qui matérialise à la fois

L'enfermement physique et la surveillance constante à laquelle elle est soumise. Si la représentation s'ancre dans le texte shillerien et peine à prendre son envol vers une émotion plus tangible, la scénographie de Pierre Nouvel d'une épure saisissante, fait de la machinerie théâtrale un véritable moteur dramaturgique au service de l'intrigue. Les enjeux politiques, religieux et historiques se resserrent autour de la confrontation des deux femmes. **Les magnifiques costumes d'époque de Marie La Rocca et de judicieux éléments scéniques suffisent à convoquer la puissance historique du drame, un secrétaire d'époque pour Marie Stuart, un trône isolé au centre du plateau pour Élisabeth.** Dans ce décor signifiant, Chloé Dabert place les deux reines au cœur d'une arène politique où s'exacerbent leurs egos, leurs failles, leurs prétentions irréconciliables au trône.

Bénédicte Cerutti et Océane Mozas traversent cette fresque avec une intensité profonde. Leurs incarnations font émerger le caractère de deux femmes que tout oppose. À la passion et à l'orgueil flamboyant de Marie Stuart répond la rigueur stratégique d'Élisabeth, reine vierge, contrainte à la maîtrise permanente de ses affects. Cigale et fourmi, chair et raison, désir et contrôle, elles donnent à voir ces femmes dont l'opposition morale ne se détache jamais du conflit qui signifie leur survie.

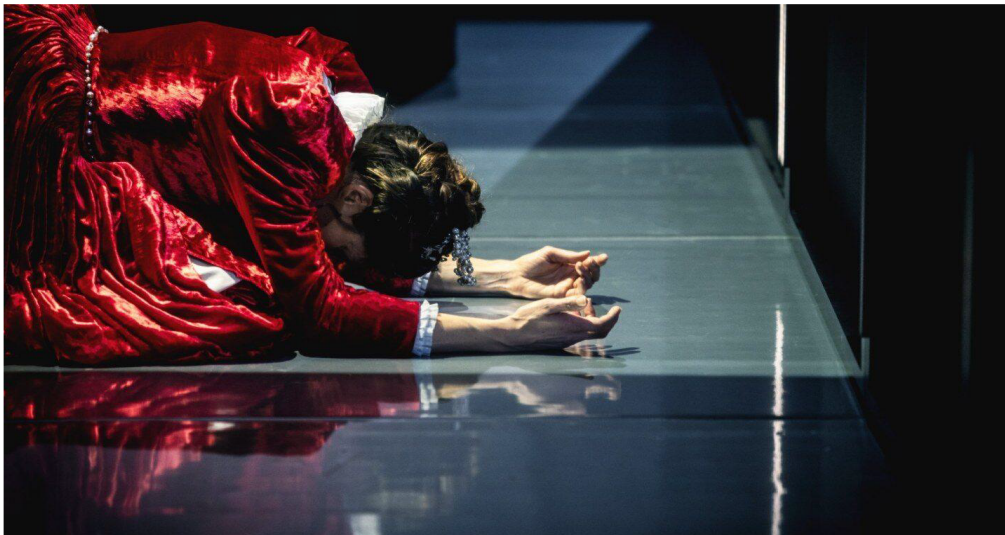
Autour d'elles gravitent conseillers, partisans, prétendants, figures masculines de l'échiquier politique qui complotent, calculent et tentent de déplacer les lignes du pouvoir. Les comédien-es Jacques-Joël Delgado, Koen De Sutter, Sébastien Éveno, Cyril Gueï, Jan Hammenecker, Tarik Kariouh, Makita Samba, Arthur Verre, Marie Moly et Brigitte Dedry entourent les deux reines jusqu'à la tension absolue de leur rencontre, nœud dramaturgique de la fiction schillerienne.

Chloé Dabert saisit le déplacement du centre de gravité du drame, elle fait surgir la dualité de deux femmes prises dans un système de luttes dynastiques qui signe la rivalité des deux prétendantes d'un trône qui n'admet qu'une reine. *Elle vit tu meurs, elle meurt, tu vis.* Tragédie de la décision impossible, le pouvoir s'inscrit dans *l'impératif de la nécessité.*

Sans chercher une vaine actualisation, Chloé Dabert restitue à Marie Stuart toute la force d'une tragédie historique, servie par une mise en scène d'une précision redoutable. Chloé Dabert réussit à adapter la mécanique tragique de Schiller qu'elle déploie avec une lisibilité et une intensité rares.



Marie Stuart : Jeu de dames



Au Théâtre Gérard Philippe, j'ai retrouvé l'exigence sobre de [Chloé Dabert](#). Après l'énorme choc de *Rapt* ([lire notre article](#)), elle embrasse cette fois un texte classique : *Marie Stuart* de Schiller. Le récit de l'affrontement entre la reine d'Écosse et sa rivale britannique a séduit le goût de la metteuse en scène pour la fiction historique documentée - *et nous voilà parti-es pour une grande fresque théâtrale de presque quatre heures, remuant les complots et les trahisons.*

Drame de parole

Cela fait dix-huit ans que Marie Stuart est prisonnière du royaume d'Angleterre au moment où la pièce commence ; enfermée dans son cachot, elle n'a plus rien d'une reine, vêtue de noir, ses crépitants cheveux roux lâchés, écrivant fébrilement dans la pénombre des lettres pour tenter de sauver sa peau. Tout le contraire de sa rivale, Elisabeth Ière d'Angleterre, toujours montrée splendide et terrifiante, dans une succession de tenues grandioses. Marie est soupçonnée d'avoir participé au complot de Babington, qui visait à la mettre sur le trône en assassinant sa cousine Elisabeth. Pour cela, elle est menacée d'exécution, malgré ses protestations d'innocence répétées.

Nous assistons au spectacle du langage, et c'est par lui que le malheur arrive.

Comme dans une pièce classique, on ne verra rien, quasiment aucune mort ni aucune violence. Les choses nous sont rapportées et ont lieu dans l'ombre des coulisses. Mais ce à quoi nous assistons, c'est le spectacle du langage, et c'est par lui que le malheur arrive. Après un premier acte assez verbeux, qui sent un peu le procédé classique de scènes d'exposition, quelque chose se met à changer : avec l'arrivée d'Elisabeth, on entre dans le plein de l'action, et le langage qui se déroule devant nous - dans la très belle et dynamique nouvelle traduction de

Sylvain Fort - devient performatif : il s'agit de convaincre la reine, de manipuler un conseiller, de retourner un complice, d'obtenir un document, de jouer double jeu, de trahir et d'amadouer, de retourner sa veste plusieurs fois pour sauver sa peau. Le jeu est redoutable et devient d'un coup passionnant. C'est d'ailleurs sur un acte de langage que repose toute l'intrigue de la pièce : Marie a été accusée d'avoir participé au complot d'assassinat, et c'est cette parole qui noue le conflit et la condamnation à mort.



© Marie Liebig

Où est le cachot ?

Les prisons sont de multiple nature, et les femmes sont bien placées pour le savoir.

Chloé Dabert a choisi de placer ses comédien-nes dans un dispositif scénique très simple, conçu par Pierre Nouvel : une boîte qui s'ouvre ou ne s'ouvre pas. C'est un espace neutre et chirurgical, très géométrique, où se meuvent des figures en costumes du 16^e siècle qui ont l'air de participer à une expérience - sociale, politique, un observatoire des lâchetés humaines. Le décor s'ouvre progressivement, mais la prison est toujours visible, même si elle semble s'être muée en salle du trône ou se relever parfois pour laisser place au jardin. Il ne faut pourtant pas se leurrer, la cage n'est pas loin : « Votre cachot s'est un peu agrandi, voilà tout »... Les prisons sont de multiple nature, et les femmes sont bien placées pour le savoir.



© Marie Liebig

Un humour discret parcourt tout le texte, surtout de la part des femmes, très conscientes de leur situation et de leur potentielle vulnérabilité, entourées comme elles le sont d'hommes aux motifs plus ou moins louables. L'enjeu est énoncé assez clairement par Elisabeth : ne pas devenir une épouse, ne pas se laisser guider sa conduite par les hommes, tenter de ne pas ressembler à l'image classique d'une femme et de ses qualités souvent tournées en défauts - ses conseillers reprochent souvent à Elisabeth sa prétendue empathie et sa douceur, qui la feraient paraître trop faible à l'égard de sa prisonnière. « Le souverain doit être dur mais mon coeur est tendre », se lamente-t-elle. Quant à Marie Stuart, c'est le démon incarné, une diablesse vicieuse et meurtrière qu'on accuse de fomenter contre la couronne anglaise et d'avoir séduit au passage tous les hommes des deux royaumes. La maman et la putain - on n'en sort pas. Mais Chloé Dabert nous propose une lecture de Schiller qui donne à ces deux femmes des reliefs moins caricaturaux : ni ange ni démon, ni vierge froide ni créature érotique, elles tentent juste de survivre à un monde masculin où elles n'auront jamais le dernier mot, et où elles seront toujours abandonnées ou violentées par ceux qui prétendent être de leur côté. « Ne suis-je née que pour inspirer la fureur ? »

Jeu d'échecs

Il n'y a pas d'issue que la solitude ou la mort, dans ce monde rigoureux aux formes parfaites, quadrillé comme un fantôme d'échiquier.

Finalement, un constat cynique se fait jour au fur et à mesure que l'intrigue progresse et que l'engrenage se révèle : une femme n'est bonne que morte. On hait Marie vivante parce que dangereuse, mais on la vengera morte, une fois devenue la martyre des catholiques. On pardonnerait ses rigueurs à la Reine morte mais si elle vit, on lui reprochera d'avoir ordonné l'exécution de sa rivale. « Nous sommes partis de l'idée qu'il y a une reine de trop sur le plateau », explique Chloé Dabert. Constamment en train de lutter pour l'occupation de l'espace, la brève rencontre de ces deux femmes puissantes mettra le feu au brasier. Elles ne se sont jamais rencontrées dans la vraie vie : c'est Schiller qui imagine cette entrevue fracassante entre deux monstres sacrés, comme pour leur donner l'une à l'autre une adversaire à leur mesure, hors du cercle fermé de leur cour personnelle - qui se tient d'ailleurs bien à l'écart pendant ce moment de catch verbal. « La violence, affirme Marie Stuart, est ma seule sécurité ». Et chez une femme, la violence est toujours affreusement suspecte. Elle entoure Marie depuis le début, coupable d'avoir fait tuer son mari Lord Darnley avec l'aide de son amant et d'avoir ensuite épousé celui-ci, ce qui lui donne une petite aura de Clytemnestre. Il n'y a pas d'issue que la solitude ou la mort, dans ce monde rigoureux aux formes parfaites, quadrillé comme un fantôme d'échiquier.



© Marie Liebig

C'est un spectacle exigeant pour les spectateur·ices, dans lequel il faut accepter de rentrer, mais dont le rythme nous prend petit à petit, tout comme la fascination devant ces humains calculateurs. J'ai été passionnée de voir ces mécanismes s'imbriquer devant moi, portés par une distribution brillante avec qui on ne perd pas une miette de la poésie et de l'ironie du texte - mention spéciale à Océane Mozas, qui joue une Elisabeth très intelligente et ambivalente, et au génial Koen de Sutter en comte de Leicester, tout perclus de gêne, d'obséquiosité et de manipulations tortueuses. Le pari est réussi de faire entendre cette langue et voir cette dissection à vue de l'âme humaine, au gré des mensonges, des petits arrangements avec le réel, et de la culpabilité qui s'échange comme des arrêts de mort qu'on laisse traîner dans les mauvaises mains. Nul ne sort indemne de cette joute verbale - pas de victimes ou de coupables, il s'agit de sauver sa peau, et de garder le pouvoir. C'est implacable et

Le tournoi des deux nations.

Angleterre-Ecosse.

Les deux capitaines sont deux femmes. Deux reines.

Elles sont à Londres. L'une est au pouvoir, c'est Elisabeth 1^{ère}.

L'autre est en prison, et ce depuis dix-neuf ans déjà, c'est Marie Stuart.

Nous la voyons, cette ex-reine de France, devenue souveraine écossaise. Nous la rencontrons dans sa cellule, en compagnie de sa nourrice.

Le verdict est déjà tombé : elle a été condamnée à mourir sur l'échafaud.

Les crimes qu'on lui reproche : avoir fait assassiner son mari par son amant, et surtout être catholique dans un pays majoritairement protestant, sans oublier sa supposée participation à un complot pour tenter de renverser Elisabeth.

Le destin de cette femme a inspiré de nombreux auteurs et écrivains, dont Friedrich von Schiller, qui en 1800, écrit la pièce éponyme.

Dans son texte, il retrace les derniers jours de Marie Stuart, avant l'exécution de cette femme en 1587, en mettant en lumière les dilemmes politiques, religieux et personnels que connaissent les deux têtes couronnées.

Oui, dans cette pièce, on compte véritablement deux personnages principaux et féminins.



© Photo Y.P.

Ici, nous sommes dans un vrai thriller.

Le suspens n'est pas forcément là où l'on pourrait l'attendre.

Nous sommes bel et bien fixés sur le sort de la reine d'Ecosse. Nous savons qu'elle a été condamnée à mort.

Le véritable enjeu est double : Marie parviendra-t-elle à obtenir une audience auprès de la souveraine afin de plaider sa cause, et cette dernière autorisera-t-elle l'exécution de sa rivale.

Nous sommes effectivement tenus en haleine jusqu'à l'issue de la pièce.

Ce faisant, Schiller nous livre une profonde réflexion sur les mécanismes du pouvoir.

S'il se base sur une réalité et une vérité historiques, il sait qu'il est avant tout dramaturge. Il n'hésitera pas à inventer des personnages, écrivant des situations qui ne se sont jamais produites.

Outre le suspens évoqué un peu plus haut, le grand intérêt de la pièce est de voir deux femmes face à la gent masculine.

Les différents conseillers de la Reine se battent presque comme des chiffonniers afin de faire prévaloir leurs prérogatives et surtout leur point de vue concernant l'encombrante prisonnière.

De ce point de vue, on peut évidemment dresser un parallèle avec notre époque contemporaine, avec tous ces technocrates, ces conseillers en com, ces « pseudo-grands serviteurs de l'État » qui passent leur temps à tenter d'influencer le pouvoir en place.

Schiller s'en donne à cœur joie avec tous ces lords qui grenouillent autour de la souveraine anglaise et dans une moindre mesure de la captive écossaise.

Chloé Dabert nous propose donc un polar implacable autour de cette question de l'exécution ou non de la reine Stuart, ainsi qu'une captivante fresque politique du pouvoir élisabethain.

Ce faisant, la patronne du Centre dramatique de Reims (Schiller mentionne au passage la ville à plusieurs reprises dans la pièce) s'empare de ce drame romantique pour en faire, un subtil et intense double portrait psychologique de deux femmes de pouvoir.

Elle a axé sa mise en scène sur la notion d'espace à la fois contraint et amovible.

La prison de Marie Stuart est une sorte de cage transparente, modulable par le biais de grands pans plus ou moins translucides qui s'élèvent ou redescendent des cintres.

Le lointain n'est pas sans évoquer parfois le travail de feu Robert Wilson, comme un hommage, avec des ombres chinoises très évocatrices.

Cet espace contraint de facture très contemporain contraste avec les magnifiques costumes de Marie Larocca et les impressionnantes perruques et Cécile Kretschmar.

Les atours sinon fidèles historiquement parlant, évoquent néanmoins et inmanquablement ce XVI^{ème} siècle anglais.

L'opposition entre scénographie et tenues des comédiennes et comédien procure un décalage réjouissant.

Ici, ces décors et costumes sont très sombres, à l'exception de ceux d'Elisabeth, de l'ambassadeur français De l'Aubespine (je souhaite un prompt rétablissement à Arthur Verret, parfait hier malgré une grosse extinction de

voix), et la dernière robe rouge sang de Marie.

Une sombre lumière, en quelque sorte, baigne le plateau en permanence, y compris lors de l'entrevue royale dans un parc évanescent. Tout ceci est très beau.



© Photo Y.P.

Bénédicte Cerutti et Océane Mozas sont ces deux femmes qui se livrent à distance ou face à face à un affrontement sans merci.

On ne peut qu'être admiratif devant leur capacité à incarner ces deux personnages féminins fascinants, ayant su exister et s'imposer dans un monde masculin.

Les deux comédiennes, chacune à leur manière, réussissent pleinement à nous faire parvenir les sentiments, les idéaux moraux et les côtés très humains de ces deux femmes que beaucoup d'aspects opposent.

Le reste de la petite troupe est lui aussi irréprochable.

Jacques-Joël Delgado, Koen de Sutter, Sébastien Eveno, Jan Hammenecker, Makita Samba, Cyril Gueï, Tarik Kariouh incarnent avec conviction ces différents conseillers.

Chacun nous montre parfaitement une facette de cette relation d'hommes à leur souveraine ainsi qu'à la notion de Pouvoir.

Tous permettent de nous rendre parfaitement compte de l'équilibre subtil du propos de l'auteur : les passions politiques et religieuses confrontées aux passions humaines. Ou réciproquement...

Il faut mentionner la belle et pourtant discrète création musicale et sonore de Lucas Lelièvre, avec des bruits étranges, des coups sourds ou des ostinati à la limite du perceptible.

Il faut venir au TGP de Saint-Denis découvrir ces trois heures et quarante cinq minutes de beau théâtre, ce drame rarement monté, que Chloé Dabert ancre à la fois dans une époque donnée et dans un propos très contemporain. L'enfermement physique et mental, les relations au Pouvoir, le concept de Raison d'État, autant de thèmes très actuels qui nous parlent pleinement.

La « Marie Stuart » glacée de Chloé Dabert



Le TGP accueille la *Marie Stuart* de [Chloé Dabert](#), créé en 2025 à la Comédie de Reims.

Quand il s'empare de l'histoire de Marie Stuart, Schiller a tourné le dos aux orages du *Sturm und Drang* pour le calme apparent du classicisme de Weimar. Il concentre ainsi l'action sur les derniers jours de son héroïne et sur les deux principaux personnages du drame, la reine d'Écosse et sa rivale Elizabeth.

Intrigues de cour et intrigues de coeur

À ces resserrements premiers s'oppose la multiplication des raisons qui pousseront la reine d'Angleterre à tuer sa cousine : la rivalité politique, mais aussi les guerres de religion et, histoire de nous rappeler que, même reines, les femmes restent des femmes, avec des querelles d'une étrange trivialité, ses succès auprès des hommes, à l'origine d'une terrible jalousie d'Elizabeth. Ou la preuve que l'on peut donner les premiers rôles aux femmes sans pour autant écrire une pièce à leur gloire.

Néanmoins, cette représentation stéréotypée des femmes n'empêche nullement Schiller de proposer des personnages dotés d'une certaine épaisseur. Et c'est, paradoxalement, Elizabeth qui s'en sort le mieux, le poète lui accordant de nombreux monologues lui permettant d'exprimer ses hésitations quant au meurtre qu'elle s'apprête à commettre.

C'est toutefois sur le personnage de Marie Stuart que Chloé Dabert a décidé de centrer sa pièce. En témoigne la place occupée par une immense cage dans la scénographie de Pierre Nouvel, vieux compagnon de route de la metteuse en scène, qui figure la prison où Marie est incarcérée.

Une Écosse figée dans ses lochs

Cette cage, aux longues lignes droites encadrant des vitres transparentes, évoque davantage l'épure du design suédois contemporain que la brume écossaise. Si celle-ci, par la magie - un rien éculée - des machines à fumée apparaîtra au début de la seconde partie, sa présence restera modeste.

Ce qui intéresse bien davantage Chloé Dabert, c'est l'opposition entre cette modernité, assumée, du décor, et l'antiquité des costumes de Marie La Rocca, tous d'inspiration renaissante, qui font penser à des poupées de cire. Là aussi, le plaisir du contraste point son nez, des robes bleu, rouge et or d'Elizabeth à la simple tenue noire de Marie.

C'est beau. C'est très beau. Mais c'est très froid. Les poupées semblent des jouets mécaniques, dont il suffirait de tourner une clé dans le dos pour les faire lever un bras. Pourtant, le texte de Schiller a des échos contemporains qui auraient mérité une mise en scène plus vivante, animée par un véritable souffle, non par une machinerie d'ingénieur.

Marie Stuart, de Schiller, mise en scène Chloé Dabert. Au Théâtre Gérard Philipe jusqu'au 29 janvier.

"Marie Stuart" de Chloé Dabert : la mort aux troussees

Théâtre / Avec sa mise en scène de "Marie Stuart" de Friedrich von Schiller, Chloé Dabert a conçu un spectacle vénéneux de 3h45 autour de deux reines rivales ayant marqué l'histoire et l'imaginaire collectif anglais. À découvrir au TNP.



Photo : Marie Liebig

Île de la Grande-Bretagne, deuxième moitié du XVI^e siècle. Deux femmes, anciennes alliées et accessoirement cousines, se vouent une haine féroce sur fond de guerres religieuses : Marie Stuart, reine d'Écosse, et Élisabeth I^{re}, reine d'Angleterre. Une rivalité qui sera tragique puisque, sur décision d'Élisabeth 1^{re} qui s'estime menacée, Marie Stuart finira décapitée après dix-neuf ans de captivité. C'est une rivalité qui fascine depuis longtemps bon nombre d'artistes, qu'ils et elles manipulent les lettres, la musique ou encore le cinéma - Saoirse Ronan et Margot Robbie peuvent en témoigner, elles qui ont enfilé les robes il y a quelques années dans un film à succès.

France, 2025. Après avoir notamment magnifiquement monté [Le Firmament](#), texte de l'autrice contemporaine Lucy Kirkwood partie ausculter le XVIII^e siècle anglais avec un regard féministe, la metteuse en scène Chloé Dabert dévoile sa vision de la pièce *Marie Stuart* (1800) du poète et écrivain allemand Friedrich von Schiller, lui aussi fasciné par les deux monarques. Elle livre un spectacle classique dans sa forme, prouvant une nouvelle fois qu'elle est une artiste au geste théâtral précis, intelligemment pensé et déployé.

Épure magnétique

Si Chloé Dabert a fait des coupes dans le texte de Schiller centré sur quelques jours seulement, son spectacle dure tout de même 3h45 (avec entracte). À mille lieues des œuvres de la pop culture qui pourraient romantiser ce genre d'affrontement, ce temps long permet au venin du récit de lentement infuser, et aux deux souveraines de réellement exister au-delà de leur simple opposition. Car loin d'avoir imaginé un drame univoque à la gloire de celle qui va mourir (et qui donne son titre à la pièce), Friedrich von Schiller s'est légèrement joué de la véracité historique afin de faire du théâtre, écrivant ici un dialogue fictif entre les deux femmes ou inventant ici ou là un personnage moteur à suspense.

La metteuse en scène s'est emparée de ce matériau dense avec un sens magnétique de l'épure, faisant se mouvoir ses interprètes en costumes d'époque au sein d'une scénographie par moments glaçante, les faisant passer pour les spectres d'un long cauchemar. Ce parti pris place alors les deux héroïnes maudites derrière une sorte d'épais quatrième mur qui corsète une proposition d'abord assez didactique dans ses enjeux, puis pas toujours simple à suivre. Mais, au fur et à mesure que l'intrigue avance, que les arguments des un-es et des autres s'affirment, que le doute s'installe même chez cette reine a priori certaine de son choix fatal, la mécanique théâtrale parfaitement rodée produit ses effets et laisse advenir un véritable diamant noir théâtral.

Marie Stuart

Du 25 février au 4 mars 2026 au TNP (Villeurbanne) ; de 7 à 30€

Marie Stuart

- Du 25 février au 4 mars 2026, du mardi au vendredi à 19h, samedi à 18h, dimanche à 15h30
- TNP - Théâtre National Populaire

De Friedrich von Schiller, mise en scène de Chloé Dabert, 3h45. Marie Stuart, reine d'Écosse emprisonnée en Angleterre depuis dix-huit ans, est accusée de comploter contre la reine Élisabeth, car elle représente une menace pour le règne protestant de cette dernière, car certains la considèrent comme l'héritière légitime du trône d'Angleterre. Tirillée entre son devoir de reine et ses doutes personnels, Élisabeth hésite à ordonner l'exécution de Marie, craignant de ternir sa propre image et d'encourager la colère des catholiques européens.

Quelles sorties à Reims du 3 au 5 octobre ? 5 idées pour un week-end réussi

Ce week-end du 3 au 5 octobre à Reims s'annonce riche en découvertes ! Entre concerts énergiques, théâtre captivant, nostalgie musicale, passion automobile et bien-être animal, il y en a pour tous les goûts et toutes les générations. Que vous soyez amateur de culture, mélomane ou passionné de vintage, notre sélection saura vous inspirer pour sortir de la routine. Alors, prêts à découvrir ce que la région rémoise vous réserve ?

3/ Marie Stuart : théâtre historique de haute volée

🎭 À La Comédie de Reims, **Marie Stuart à Reims** vous plonge dans l'univers captivant de Schiller avec cette tragédie historique mettant en scène la confrontation entre Marie Stuart et Élisabeth Ière. Avec douze interprètes au plateau et une mise en scène de Chloé Dabert, cette pièce explore les rivalités de pouvoir, les dilemmes intimes et le fanatisme religieux. 🏰 Un spectacle saisissant qui tient en haleine malgré une issue connue d'avance. Choisi pour la richesse de son texte et l'intensité dramatique qu'il dégage.

💡 **Notre conseil :** Prévoyez une soirée complète avec 3h30 de spectacle (entracte compris). Un petit en-cas avant la représentation et une tenue confortable vous permettront de profiter pleinement de cette immersion théâtrale.

📍 La Comédie de Reims | Reims
📅 Du 02/10/2025 au 09/10/2025

👉 [Marie Stuart : toutes les informations](#)



Marie Stuart, Friedrich von Schiller, Chloé Dabert, Centre dramatique national de Saint-Denis, Saint-Denis



Critiques ,
Théâtre

Marie Stuart, de Friedrich von Schiller, mise en scène par Chloé Dabert, ou comment se faire attraper et ne pas voir passer le temps. Oui, on peut grincer secrètement, bien assis et attendant le début du spectacle, presque quatre heures entre deux reines qui vont se taper dessus, et pire à la fin. Et puis...

Marie Stuart, de Friedrich von Schiller, mise en scène par Chloé Dabert, ou comment se faire attraper et ne pas voir passer le temps. Oui, on peut grincer secrètement, bien assis et attendant le début du spectacle, presque quatre heures entre deux reines qui vont se taper dessus, et pire à la fin. Et puis on est dans le noir, tout le monde applaudit et vous aussi. Tout est terminé, on n'a pas vu le temps passer ! Marie Stuart, elle, à un moment donné si, certainement, sa tête a fait la difficile avant de tomber dans le panier, mais nous n'y sommes pas encore...

Marie Stuart a su séduire, en littérature aussi, avec bien entendu ici Friedrich von Schiller mais à d'autres moments, Madame de La Fayette, Walter Scott ou bien entendu Stefan Zweig ; au cinéma avec par exemple, John Ford et Katharine Hepburn, Charles Jarrott et Vanessa Redgrave ou encore Shekhar Kapur et Samantha Morton. On la retrouve plus encore à la télévision et la triple reine a même donné son nom à une très belle rose blanche, d'une élégance absolue, dans le jardin cette fois. Son fantôme doit être insupportable à celui d'Elisabeth I ère, qui n'apparaît pas si souvent ou bien sous une image bien sombre, élisabéthaine si l'on peut dire ! Que l'une soit catholique, l'autre protestante doit probablement y faire beaucoup. La pièce **Marie Stuart**, écrite en 1800 par Schiller, est ici présentée avec une mise en scène de Chloé Dabert et met en avant la force de deux femmes n'ayant pas voulu se laisser faire, ont voulu être forte et puissante pour ne pas disparaître au sein d'une surpuissance masculine. L'une a gagné, l'autre non...

Bénédicte Cerutti est Marie Stuart, Océane Mozas, Elisabeth I ère. Marie et Elisabeth sont, ou bien ont eu, le titre

de reine. Elisabeth I ère est celle d'Angleterre, et Marie pourrait l'être aussi, en même temps que reine d'Écosse et en farfouillant bien, de France. La puissance les a enfermées dans la puissance, dès leur enfance : Marie Stuart est reine d'Écosse à six jours. Schiller le bienheureux profite de tout cela pour montrer à travers **Marie Stuart** l'opposition de ces deux femmes, tout comme leur ressemblance. La religion les oppose, et le catholicisme ne va pas être un parfait atout à Marie Stuart. Chloé Dabert nous offre un spectacle au décor simplissime et envoûtant. Des costumes recherchés, petites notes nous donnant mille infos sur les personnages qui les portent. Et une équipe qui nous entraîne, nous amuse, qui se prend ici où là les pieds dans le texte, mais c'est la première représentation et parfois on pourrait s'imaginer que c'est voulu. Bénédicte Cerutti et Océane Mozas, avec une simplicité fantastique, nous décrivent ces deux femmes. La troupe tout autour ajoute amour, colère, mensonges, trahison... Les femmes en deuil à la fin du spectacle semblent être cinq ou six ombres, juste cela, juste le désespoir retenu.

On aurait parfois envie d'un peu plus de vent, de houle. Il y en a mais cela manque de temps de temps d'une expression plus diverse, variée. Comme s'il y avait assez peu de différence de tons. Oui. Mais on est emporté. On est « pris ». **Marie Stuart** transporte, donne envie de découvrir, d'aller lire, relire, de chercher à comprendre mieux encore cette situation historique qui nous est offerte là. Toute cette équipe fonctionne. La « prison » apparaît, disparaît, on voit les assistants qui passent ranger telle ou telle chose sur scène, entre deux actes, face à nous. L'entracte nous fait du mal, presque, on a envie de vite retrouver **Marie Stuart**, de redécouvrir toute l'élégance efficace utilisée par chaque personnage. On sait tout du long que nous sommes au théâtre, qu'un Schiller revu s'additionne là, sur scène. On entend parfois la rue, un avion. On a presque envie de les remercier ces deux-là, ils nous font comprendre encore mieux le talent de ces reines, de cette nourrice ou camériste, de ces comtes, barons ou simples soldats. C'est là qu'on s'aperçoit qu'ils et elles ne sont rien de tout cela, qu'il s'agit seulement de comédiens et de comédiennes, qu'il est très tard et qu'il faut regagner Paris. Schiller est très heureux lui aussi, il s'offre à nous avec un plaisir plus immense encore grâce à celles et ceux qui saluent devant nous.



Marie Stuart, de Friedrich von Schiller

Marie Stuart de Friedrich von Schiller, traduction de Sylvain Fort, mise en scène de Chloé Dabert

Marie Stuart de Friedrich von Schiller, traduction de Sylvain Fort, mise en scène de Chloé Dabert

La pièce que le grand dramaturge (1759-1805) a écrite à la fin de sa vie, est souvent jouée en Allemagne mais peu en France. Parce que Marie Stuart aurait fait assassiner son mari, lord Darnley, pour ensuite se marier avec son amant, James Hepburn, elle est enfermée depuis dix-neuf ans, sur ordre de la reine protestante Elisabeth, au château de Fotheringhay. Elle aurait prononcé alors cette phrase célèbre: « En ma fin, gît mon commencement. » Cette ancienne reine d'Écosse et de France y vit seule avec sa vieille nourrice, Hanna Kennedy.

Mais Elisabeth veut éliminer cette rivale, héritière catholique du trône d'Angleterre qui va chercher du secours en envoyant de nombreuses lettres, pour essayer d'échapper à son triste sort. Amias Paulet, son gardien, veille sur elle et Elisabeth hésite à la faire exécuter, même si Burleigh, son conseiller, l'y pousse. Elle semble avoir peur que son image de reine protestante en Angleterre mais aussi dans une Europe plutôt catholique, en prenne un coup. Il y a donc un conflit royal permanent sur fond de politique et religion.



©Jean-Louis Fernandez

Inspirée de faits réels, la pièce, bien construite, est une fiction imaginée par Schiller, puisque ces rivales en fait, ne se sont jamais rencontrées. Mortimer, le neveu de Paulet, soutient Marie Stuart qui lui confie une lettre pour un de ses anciens amants, le comte de Leicester, un des conseillers d'Élisabeth, en espérant qu'il pourra l'aider en intervenant auprès d'elle.

Marie Stuart essaye aussi d'avoir une entrevue avec Elisabeth qui, prise entre deux feux, semble hésiter à lui accorder. Burleigh lui conseille de refuser et Leicester, assez faux et cynique, la persuade d'accepter dans la mesure où elle a tout à y gagner, puisqu'elle est en position de force... Elles se rencontreront mais Marie refusera de se soumettre à la reine. Mortimer essaiera de la faire libérer par la force mais en vain et il se suicidera. Élisabeth finalement signera son arrêt de mort. Mais remis, sans instructions claires, au sous-secrétaire de la reine, Davison qui hésite devant cette responsabilité. Burleigh, lui, confirmera cette condamnation et Marie sera donc exécutée, en partie, à cause de lui. Entre temps, Elisabeth, bouleversée, a voulu la faire délivrer mais trop tard, elle a déjà été exécutée. Elisabeth condamne alors Davison au motif qu'il n'a pas suivi ses conseils et chasse Burleigh de sa Cour, pour n'avoir pas eu d'elle, une véritable autorisation. Habile, le grand dramaturge fait progresser l'intrigue, comme si l'assassinat programmé de Marie Stuart n'était pas sûr... avec quelques arrangements avec la vérité historique. Mais comment faire autrement, sinon la pièce s'arrêterait vite.



© Jean-Louis Fernandez

Et sur le plateau? Cela commence assez laborieusement... dans un sorte de belle boîte noire conçue par Pierre Nouvel avec certains parois qui peuvent se lever. On y voit la pauvre Reine dans une lumière crépusculaire, écrire des lettres à son bureau noir aux côtés de son gardien tout habillé de noir (beaux costumes de Marie La Rocca). Que de noir! Tous les déplacements sont précis mais l'ensemble reste sec. Et on se demande pourquoi Chloé Dabert fait jouer ses interprètes en fond de scène dans si peu de lumière, et pourquoi la seconde partie avec en fond de scène, un beau paysage campagnard (belle toile peinte de Marine Dillard) commence dans une bain de fumigènes: rebonjour les stéréotypes avec, cette année 2026 juste commencée, déjà sept spectacles fumigénés au compteur!

Tout se passe comme si la metteuse en scène avait surtout voulu réaliser de belles images en clair-obscur et c'est très réussi... Mais la direction d'acteurs est médiocre et la distribution inégale (manque de présence et de diction chez les acteurs: seuls Sébastien Éveno (Burleigh) et Koen De Sutter (Leicester) arrivent à donner corps à leur personnage. Bénédicte Cerutti (Marie Stuart) s'en sort mais peine à incarner cette reine maudite. On l'a connu mieux inspirée. Océane Mozas, elle, est plus juste en Élisabeth. Mais cette mise en scène, finalement assez prétentieuse, n'a rien de convaincant et l'action en presque quatre heures avec quinze minutes d'entracte, nous a paru bien longue et loin de nous. Bref, Chloé Dabert est passée à côté du grand Schiller. Dommage! Et nous ne pouvons pas vous conseiller ce spectacle.

Marie Stuart de Friedrich von Schiller par Chloé Dabert

Chloé Dabert révèle, dans une mise en scène au cordeau, toute l'intensité dramatique de Marie Stuart. La pièce de Friedrich von Schiller devient un thriller psychologique où la raison d'État se heurte aux tourments de l'âme.

La Marie Stuart de Chloé Dabert : une histoire poignante de rivalités politiques et de drame humain

- Un duel au sommet du pouvoir, entre haine et fascination
- Une mise en scène au cordeau, des tableaux visuels saisissants
- Portrait de Chloé Dabert, exploratrice des rapports de force
- Friedrich von Schiller, figure majeure du romantisme allemand



Un thriller historique sur fond de rivalité et de doutes

Nous sommes en 1587, lors des derniers jours de la reine catholique d'Écosse, Marie Stuart, tenue en captivité depuis dix-huit ans par sa cousine et rivale protestante, Élisabeth Ire d'Angleterre. La pièce, écrite en 1800 par Friedrich von Schiller, se concentre sur l'affrontement entre ces deux figures mythiques. Marie est accusée de complot contre la couronne, elle est perçue comme une menace constante pour la stabilité du règne d'Élisabeth. Cette dernière, tiraillée entre son devoir politique et ses doutes intimes, hésite à signer l'arrêt de mort de sa rivale. Elle craint pour sa réputation et redoute une insurrection catholique. Bien qu'inspirée de faits réels, la pièce est construite comme un véritable thriller psychologique où se mêlent raison d'État, fanatisme religieux et rivalités personnelles. Elle scrute une relation complexe faite de curiosité et de haine entre ces deux femmes puissantes, enfermées dans un monde gouverné par des hommes et des conseillers machiavéliques. Ce drame romantique explore, en définitive, la lutte de l'individu pour sa liberté face à un destin inexorable.

La mise en scène de Chloé Dabert : des tableaux visuels saisissants

Chloé Dabert reste fidèle au texte ciselé de Schiller tout en lui insufflant une esthétique contemporaine avec une précision chirurgicale. La scénographie de Pierre Nouvel utilise une grande cage de verre et des parois translucides mobiles qui resserment l'espace pour créer des tableaux visuels saisissants : une prison tant physique que mentale qui condense le suspense, dans un environnement sombre sculpté par les lumières de Sébastien Michaud. L'interprétation est portée par un duo d'actrices magistrales : Bénédicte Cerutti incarne une Marie Stuart d'une dignité bouleversante, tandis qu'Océane Mozas donne corps à une Élisabeth hiératique dont la cuirasse finit par se fissurer. Cette version refuse tout manichéisme : aucune des deux reines n'est réduite à un archétype, chacune révélant sa complexité et ses tourments. Le spectacle maintient une tension constante grâce à une direction d'acteurs minutieuse et une bande sonore organique signée Lucas Lelièvre.

"Quand j'ai découvert Marie Stuart, je ne connaissais pas du tout Schiller, et j'ai été saisie dès la première lecture par le rythme haletant de son écriture, et bien que nous en connaissions l'issue, le suspense nous tient en haleine jusqu'à la fin." Chloé Dabert

Portrait de Chloé Dabert, exploratrice des rapports de force

Formée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, Chloé Dabert dirige la Comédie de Reims depuis 2019. Elle s'est d'abord fait connaître par son travail sur les écritures contemporaines britanniques, notamment celles de Dennis Kelly avec des créations comme *Orphelins* ou *Girls and Boys*. Son style se caractérise par une mise en scène rythmique, incisive et précise, qui explore souvent la place des femmes et les mécanismes de pouvoir au sein de la famille ou de la communauté. Parmi ses succès majeurs, on compte *Iphigénie de Racine*, créé au Festival d'Avignon en 2018, et *Le Firmament* de Lucy Kirkwood, qui a reçu le Grand Prix du Syndicat de la Critique en 2023. Chloé Dabert affectionne les textes qui, bien qu'historiques ou lointains, résonnent puissamment avec les enjeux sociétaux actuels.

Friedrich von Schiller, le poète de la liberté

Johann Christoph Friedrich von Schiller (1759-1805) est l'un des dramaturges les plus influents de l'époque des Lumières et du romantisme allemand. Issu d'un milieu modeste, il étudie le droit, puis la médecine, avant de se consacrer à la littérature. Figure de proue du mouvement "Sturm und Drang", il s'est toujours révolté contre les injustices sociales. Sa carrière débute avec l'éclatant succès des *Brigands* en 1781, suivi de chefs-d'œuvre comme *Intrigue et Amour* et *Don Carlos*. Ami proche de Goethe, avec qui il fonde le Weimar Theater, Schiller est également l'auteur de l'immortelle *Ode à la joie*, mise en musique par Beethoven. Son style se distingue par une capacité à s'émanciper de l'intrigue historique pour se concentrer sur l'intimité tragique et la souffrance morale de ses personnages. Mort à seulement 46 ans de la tuberculose, il laisse derrière lui un œuvre immense, incluant des essais philosophiques et des pièces comme *Guillaume Tell*, qui ont profondément marqué la littérature universelle.

Chloé Dabert mise en scène

Avec Bénédicte Cerutti, Brigitte Dedry, Jacques-Joël Delgado, Koen De Sutter, Sébastien Éveno, Cyril Gueï, Jan Hammenecker, Tarik Kariouh, Marie Moly, Océane Mozas, Makita Samba, Arthur Verret



© Marie Liebig

PRESSE RÉGIONALE

TNP : Marie Stuart, reine du suspense !



La pièce de Friedrich von Schiller, montée par Chloé Dabert, *Marie Stuart*, est programmée au TNP à la fin du mois de février. Une oeuvre théâtrale de haute intensité en perspective.

Pour dénoncer le patriarcat, la démarche (trop ?) souvent adoptée par beaucoup d'artistes, mais aussi de politiques, est de montrer des femmes victimes. C'est l'inverse qui caractérise la démarche de Chloé Dabert, comédienne et metteuse en scène, patronne de la Comédie de Reims depuis 2019, dans sa version de la pièce emblématique de Schiller, *Marie Stuart*.

Où l'on se penche sur le destin de deux femmes de pouvoir, deux exceptions dans un monde dominé par des hommes. " Je dissèque depuis plusieurs années le rapport au pouvoir au sein de la famille, du couple, ou d'une communauté, avec une obsession probable sur la place des femmes dans tout ça", confesse l'artiste qui a monté jusque-là de grands textes contemporains comme *Orphelins* de Dennis Kelly (en 2013) ou *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie* de Jean-Luc Lagarce (en 2019).

Marie Stuart est centrée sur l'affrontement historique entre deux personnalités féminines de premier ordre, femmes de pouvoir donc mais aussi femmes prises dans les filets de la société de leur temps : la reine d'Écosse, qui donne son titre à la pièce, et la reine d'Angleterre, Élisabeth Ire, figure assassine de sa rivale.

De cette oeuvre du dramaturge allemand, parue en 1800 - qui a aussi servi de base pour l'opéra de Gaetano Donizetti, *Maria Stuarda* (1834) -, madame de Staël affirmait qu' " elle est la mieux construite de toutes les

tragédies allemandes".

Suspense royal

L'intrigue peut se résumer ainsi : Marie Stuart, reine d'Écosse emprisonnée en Angleterre depuis dix-huit ans, est accusée de comploter contre la reine Élisabeth. Marie, catholique, représente une menace pour le règne protestant d'Élisabeth, car beaucoup la considèrent comme l'héritière légitime du trône d'Angleterre.

Elle cherche à obtenir une audience auprès d'Élisabeth pour plaider sa cause. Cette dernière, tiraillée entre son devoir de reine et ses doutes personnels, hésite à ordonner l'exécution de Marie, craignant de ternir sa propre image et d'encourager la colère des catholiques européens. Infernal dilemme !

Disséquant les questionnements et les conflits intimes avec une grande profondeur psychologique, le spectacle affiche une durée de 3 heures 45. Mais il n'y a pas un souffle d'ennui dans cette création d'envergure, si l'on en croit les échos parus dans la presse spécialisée.

Grâce à la qualité de jeu de la troupe (composée de douze comédiens) alliée à la puissance de la langue de Schiller - admirablement traduite par Sylvain Fort - et à l'esthétisme de la scénographie signée par Pierre Nouvel, qui a imaginé une immense cage de verre aux vitres mobiles installée au centre de la scène. Et puis c'est avant tout "*le suspense qui tient en haleine jusqu'à la fin*" qui a poussé Chloé Dabert à monter cette oeuvre.

Marie Stuart - Du 25 février au 4 mars au [TNP](#)

Marie Stuart au TNP : le grand spectacle des adieux à la reine

Entre drame romantique et thriller politique, Chloé Dabert met en scène "Marie Stuart" de Schiller, grande fresque historique au suspense haletant et au féminisme avant-gardiste. Le grand spectacle théâtral de février, ça voit au TNP.

On se demande bien pourquoi un suspense aussi prenant et aussi bien documenté que celui de Schiller, Marie Stuart, est aussi peu monté. Chloé Dabert ne fait pas les choses à moitié. Elle voulait du « grand spectacle », des beaux costumes et une troupe d'une douzaine de comédiens - chose devenue rare au théâtre - venus de tous horizons, parmi lesquels par exemple Makita Samba, déjà vu dans Furcy ou le cinéma de Jacques Audiard

Marie Stuart, féminisme en costumes

Marie Stuart de Schiller vue par Chloé Dabert.

Mais c'est d'abord au tête-à-tête entre Elizabeth Ière, reine protestante d'Angleterre et la reine catholique d'Écosse qu'elle maintient emprisonnée depuis 18 ans, que se consacre Marie Stuart, pour narrer ses derniers jours avant son exécution.

Les hommes n'y sont réduits qu'à être un ballet de courtisans plus ou moins bien intentionnés ou manipulés, quand les femmes décident, révolution féministe avant l'heure de cette pièce de 1800 qui revisite cette histoire vraie de la fin du XVIe siècle, nourrie des faits historiques.

Cyril Gueï dans Marie Stuart de Schiller, mise en scène Chloé Dabert. ©Marie Liebig

Le génie psychologique de Schiller en plus de sa modernité d'approche, consiste à renverser le pouvoir entre la prisonnière et sa geôlière lors de leur confrontation, avec une intensité qui ne cesse de croître.

Du pur théâtre, entre drame au romantisme noir et thriller politique, réflexion presque philosophique sur le libre arbitre, le fanatisme religieux ou la raison d'État. Autant de thèmes que la langue de Schiller fait résonner en nous encore aujourd'hui. Le grand spectacle théâtral du mois.

Marie Stuart de Schiller, mise en scène Chloé Dabert. Du mercredi 25 février au mercredi 4 mars à 19h (sam 18h30, dim 15h30) au TNP à Villeurbanne, grande salle Roger Planchon. 3h45 entracte compris. De 15 à 30 €.

Marie Stuart de Schiller, mise en scène Chloé Dabert. ©Marie Liebig



Marie Stuart un grand portrait de femme sur scène à Lyon



La figure historique de Marie Stuart, reine d'Écosse, prend vie dans une mise en scène contemporaine et puissante portée par Chloé Dabert. Ce spectacle se donne comme une plongée intime dans l'existence complexe d'une souveraine à la fois fascinante et tragique, tiraillée entre passion, pouvoir et destin.

Marie Stuart un grand portrait de femme sur scène à Lyon

La figure historique de **Marie Stuart**, reine d'Écosse, prend vie dans une mise en scène contemporaine et puissante portée par **Chloé Dabert**. Ce spectacle se donne comme une plongée intime dans l'existence complexe d'une souveraine à la fois fascinante et tragique, tiraillée entre passion, pouvoir et destin.

Adapté du texte de **Friedrich Schiller**, *Marie Stuart* explore l'opposition historique entre deux reines tutélaires Marie Stuart elle-même et **Élisabeth I** à travers un face-à-face dramatique et intense, où questions de légitimité, d'identité et de liberté se mêlent à de profonds élans humains.

Un spectacle historique et vivant

Cette proposition artistique offre une lecture **à la fois fidèle et contemporaine** du chef-d'oeuvre de Schiller, donnant à ressentir pleinement les dilemmes, les forces et les contradictions de ses personnages. La langue, la mise en scène et l'interprétation s'unissent pour faire résonner aujourd'hui des thèmes éternels : pouvoir, solitude, ambition et passion.

La direction de **Chloé Dabert** actrice et metteuse en scène sensible et engagée instille à la pièce une dimension à la fois lyrique et incisive, offrant au public une expérience théâtrale exigeante mais profondément humaine.

THÉÂTRE

MARIE STUART, REINE DU SUSPENSE !

La pièce de Friedrich von Schiller, montée par Chloé Dabert, *Marie Stuart*, est programmée au TNP à la fin du mois de février. Une œuvre théâtrale de haute intensité en perspective.



Pour dénoncer le patriarcat, la démarche (trop ?) souvent adoptée par beaucoup d'artistes, mais aussi de politiques, est de montrer des femmes victimes. C'est l'inverse qui caractérise la démarche de Chloé Dabert, comédienne et metteuse en scène, patronne de la Comédie de Reims depuis 2019, dans sa version de la pièce emblématique de Schiller, *Marie Stuart*. Où l'on se penche sur le destin de deux femmes de pouvoir, deux exceptions dans un monde dominé par des hommes. "Je dissèque depuis plusieurs années le rapport au pouvoir au sein de la famille, du couple, ou d'une communauté, avec une obsession probable sur la place des femmes dans tout ça", confesse l'artiste qui a monté jusque-là de grands textes contemporains comme *Orphelins* de Dennis Kelly (en 2013) ou *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de Jean-Luc Lagarce (en 2019). *Marie Stuart* est centrée sur l'affrontement historique entre deux personnalités féminines de premier ordre,

femmes de pouvoir donc mais aussi femmes prises dans les filets de la société de leur temps : la reine d'Écosse, qui donne son titre à la pièce, et la reine d'Angleterre, Élisabeth I^{re}, figure assassine de sa rivale. De cette œuvre du dramaturge allemand, parue en 1800 – qui a aussi servi de base pour l'opéra de Gaetano Donizetti, *Maria Stuarda* (1834) –, Madame de Staël affirmait qu'"elle est la mieux construite de toutes les tragédies allemandes".

Suspense royal

L'intrigue peut se résumer ainsi : Marie Stuart, reine d'Écosse emprisonnée en Angleterre depuis dix-huit ans, est accusée de comploter contre la reine Élisabeth. Marie, catholique, représente une menace pour le règne protestant d'Élisabeth, car beaucoup la considèrent comme l'héritière légitime du trône d'Angleterre. Elle cherche à obtenir une audience auprès d'Élisabeth pour plaider sa cause. Cette dernière, tiraillée entre son devoir de

reine et ses doutes personnels, hésite à ordonner l'exécution de Marie, craignant de ternir sa propre image et d'encourager la colère des catholiques européens. Infernal dilemme !

Disséquant les questionnements et les conflits intimes avec une grande profondeur psychologique, le spectacle affiche une durée de 3 heures 45. Mais il n'y a pas un souffle d'ennui dans cette création d'envergure, si l'on en croit les échos parus dans la presse spécialisée. Grâce à la qualité de jeu de la troupe (composée de douze comédiens) alliée à la puissance de la langue de Schiller – admirablement traduite par Sylvain Fort – et à l'esthétisme de la scénographie signée par Pierre Nouvel, qui a imaginé une immense cage de verre aux vitres mobiles installée au centre de la scène. Et puis c'est avant tout "le suspense qui tient en haleine jusqu'à la fin" qui a poussé Chloé Dabert à monter cette œuvre.

/// CAÏN MARCHENOIR

Marie Stuart – Du 25 février au 4 mars au TNP

REVUE DE PRESSE MARIE STUART CHLOÉ DABERT

● LILLE, LA MÉTROPOLE

Notre sélection

Ces spectacles à ne pas rater au Théâtre du Nord cette saison



Claire Lefevre
Journaliste
clefebvre@lavoixdunord.fr

Sortir. Sur la scène du Théâtre du Nord cette nouvelle saison, les héros et les héroïnes d'hier et d'aujourd'hui se battent pour affirmer leur liberté. Créations, classiques revisités, jeunes talents à découvrir : notre sélection.



Intrigues politiques et foi sont au cœur de la tragédie classique de « Marie Stuart ». **Photo Marie Liebig**

● « Marie Stuart »

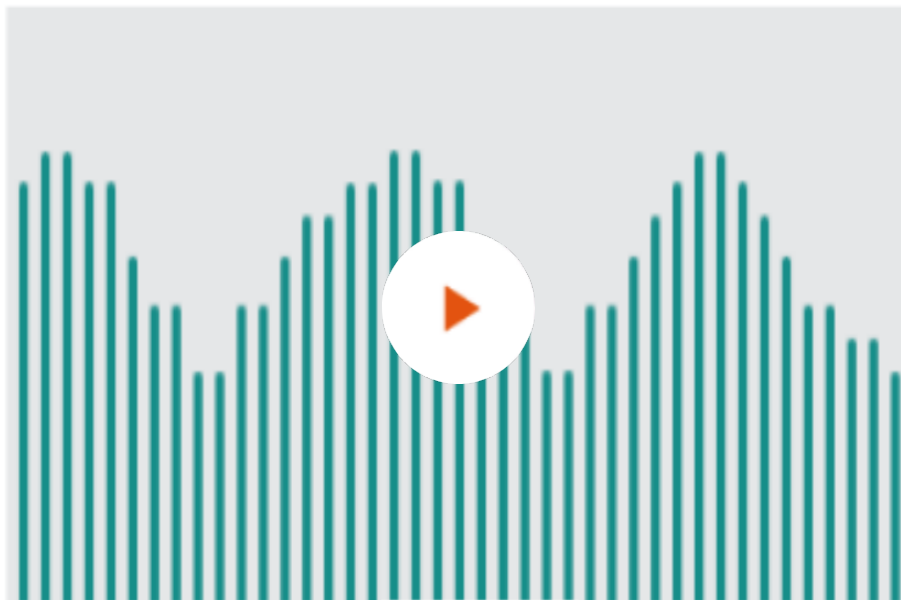
(3 au 7 février 2026)

Thriller politique et féminin

Le pitch : Dans l'Angleterre du XV^e siècle, deux femmes, rivales forcément, s'affrontent. La reine catholique d'Écosse est accusée de complot contre la protestante Elisabeth I^{re}... Intrigues politiques et foi sont au cœur de cette tragédie classique qui dézingue le patriarcat.

À savoir : La metteuse en scène, Chloé Dabert, a déjà connu le succès à Lille avec *Firmament*. La pièce dure 3 h 30.

REVUE DE PRESSE MARIE STUART CHLOÉ DABERT



Résumé: La Comédie de Reims présente "Marie Stewart", une création de Chloé Dabert, inspirée de Schiller. Ce drame historique, joué du 2 au 9 octobre, explore les liens entre Marie Stuart et Reims, avec des reliques comme une croix en cristal. Le spectacle met en scène un grand plateau avec des costumes d'époque, machinerie traditionnelle et accessoires détaillés, offrant une expérience théâtrale immersive.

[ÉCOUTER ICI](#)

REVUE DE PRESSE MARIE STUART CHLOÉ DABERT

THÉÂTRE

« Marie Stuart », un thriller politique et féminin à La Comédie

La Comédie ouvre sa saison avec, du 2 au 9 octobre, cinq représentations de « Marie Stuart », création de sa directrice, Chloé Dabert. Complots, intrigues politiques et religion sont au cœur de cette tragédie classique aux résonances très contemporaines.

La saison de La Comédie de Reims démarre en grande pompe avec la nouvelle création de sa directrice, Chloé Dabert : « Marie Stuart », créée par Friedrich von Schiller en 1800. Après avoir exploré avec succès le registre contemporain ces dernières années, notamment « Le Firmament », Grand Prix du Syndicat de la critique en 2023, la metteuse en scène s'attaque cette fois à une tragédie classique. « *J'avais envie d'autre chose, explique Chloé Dabert. J'avais envie de théâtre, de poésie, de belle langue, de costumes... C'est Sébastien Éveno (artiste associé à La Comédie et qui joue dans la pièce) qui m'a donné le livre et je suis rentrée dedans comme dans un film.* »

Cette œuvre en cinq actes raconte le conflit qui oppose, au XVI^e siècle, Marie Stuart, reine d'Écosse emprisonnée en Angleterre depuis dix-huit ans, et sa cousine, Élisabeth Ire d'Angleterre. La première est catholique, la seconde est protestante et entre les deux se joue un duel politique et intime. « *C'est un très beau scénar-*

REVUE DE PRESSE MARIE STUART CHLOÉ DABERT



La pièce « Marie Stuart » sera jouée cinq fois à Reims. Photo de répétition, les costumes, coiffures et accessoires sont non définitifs. © Marie Liebig

rio, s'enthousiasme Chloé Dabert. *Il y a des intrigues politiques, des histoires d'alliance, de corruption, de trahison, de famille, d'amour.*

C'est un vrai thriller ! La pièce aborde aussi des questions qui sont au cœur de l'actualité : le pouvoir, l'instrumentalisation de l'opinion publique, la religion, les ambitions personnelles, la confusion entre raison d'État et justice... »

Dans cette fiction inspirée d'une histoire vraie, la narration se déroule sur plusieurs jours, dans

« Des questions au cœur de l'actualité »

deux endroits différents : une prison et un palais. L'occasion de suivre les intrigues de la cour et la rivalité destructrice entretenue par ces deux femmes de pouvoir.

« Elles sont indissociables et je voulais donc que l'espace de l'une soit toujours présent dans l'espace de l'autre »,

raconte la directrice de La Comédie. Sur scène, Marie se retrouve enfermée dans une cage et son adversaire évolue successivement autour, au-dessus ou en dessous d'elle.

Et au centre de cette intrigue, deux femmes,

donc. Rivale, évidemment, « *le miroir l'une de l'autre* », « *les deux faces d'une même pièce* », dit la metteuse en scène. Pour celle qui avait déjà monté « Iphigénie » de Jean Racine en 2018, ce texte de Friedrich von Schiller a une résonance particulière : « *Dans le théâtre classique, il y a généralement peu de grands rôles féminins. Or là, il y en a deux. C'est très important pour moi, car je rentre dans les textes par les héroïnes. C'est une entrée intime.* »

Consciente d'avoir à faire à « *un texte costaud* », dont « *la langue est déroutante* » dans cette pièce d'environ 3 h 30, malgré quelques coupures dans l'œuvre originale, Chloé Dabert pourra compter sur le public fidèle de La Comédie : « *Il y a un véritable enthousiasme pour les textes classiques. Cette année, ce sont les réservations qui marchent le mieux.* » Et « Marie Stuart » intéresse les autres théâtres de France et de Navarre : une cinquantaine de dates sont déjà programmées dans l'Hexagone et l'agenda pour la saison 2026-2027 commence lui aussi à se remplir.

Simon Ksiazienicki

✓ « Marie Stuart », jeudi 2, vendredi 3, mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 octobre, à 19 h 30, La Comédie, Reims.
Durée : 3 h 30 avec entracte.
Tarifs : 6 à 26 €.

SORTIES

SPECTACLES

La Comédie révisé ses classiques pour sa nouvelle saison

Après la présentation de la saison du centre dramatique national de Reims, qui s'est tenue jeudi 4 septembre, zoom sur quatre spectacles déjà très attendus.

La première pièce, très attendue, est évidemment « Marie Stuart » (du 2 au 9 octobre), la nouvelle mise en scène de la directrice Chloé Dabert, créée et produite par La Comédie, avec ses artistes associés que sont Bénédicte Cerutti, Sébastien Éveno et Pierre Nouvel. Il s'agit d'une immersion historique, fin XVI^e siècle, lorsque Marie Stuart, reine d'Écosse, est accusée de comploter contre Elisabeth Ire, reine d'Angleterre. Les douze interprètes au plateau s'emparent d'une œuvre théâtrale magistrale, avec une lecture féministe et politique nouvelle.

Toujours dans les grands textes, « Edouard III » (du 2 au 4 décembre) est une pièce inédite de Shakespeare, qui n'a encore jamais été adaptée en France. Mêlant histoire d'amour et combats héroïques, la mise en scène de Cédric Gourmelin tend à illustrer le théâtre élisabéthain dans sa plus pure dimension épique. Dans la foulée, « Bois Brûlé » (du 10 au 17 dé-

« Marie Stuart », la nouvelle création de Chloé Dabert

cembre), écrit par Marcos Caramès-Blanco et mis en scène par Jonathan Mallard, a pour décor une maison en bardage calciné, et reprend tous les codes des histoires de maison hantée, mais dans une version théâtrale qui fait vivre 24 personnages sur 91 ans. Une fresque, donc, et des fantômes dans les interstices...

Et pour plus de légèreté, vous prendrez bien un peu de Feydeau ? « Le Dindon » (du 24 au 26 mars) met le vaudeville à l'honneur, dans le

monde de la nuit, du travestissement, de la scène aux coulisses. Loufoque et déjantée, cette mise en scène s'amuse et ose se frotter au grand fantasque : dans la grande salle de La Comédie, cela ne peut qu'être truculent.

Ce premier aperçu de la riche programmation du centre dramatique national de Reims sera complété, tout au long de la saison, par des présentations de spectacles, à retrouver, chaque semaine, dans « l'Hebdo du vendredi ».

Agathe Cèbe



« Marie Stuart », premier spectacle de la saison, avec Bénédicte Cerutti, magistrale dans le rôle principal. © Marie Liebig

THÉÂTRE

Marie Stuart prend vie à La Comédie

La saison culturelle de La Comédie se termine, mais il est déjà temps de se projeter vers la suivante. Et l'un des spectacles les plus attendus de 2025-2026 sera joué dès l'ouverture, en octobre, et à cinq reprises. Il s'agit de « Marie Stuart », pièce de théâtre classique de Friedrich von Schiller, créée en 1800, et mise en scène par Chloé Dabert, la directrice de La Comédie, qui renoue avec la tragédie, sept ans après sa création de « Iphigénie ».

Cette œuvre en cinq actes raconte le conflit qui oppose Marie Stuart, reine d'Écosse emprisonnée en Angleterre depuis dix-huit ans, et

Élisabeth Ire d'Angleterre. La première est catholique, la seconde est protestante et entre les deux se joue un duel politique et intime. Dans sa note d'intention, Chloé Dabert résume ainsi la tragédie de Schiller : « Cette pièce, confrontant deux magnifiques personnages féminins cernés par de nombreux conseillers masculins, est donc un thriller, magistralement construit, inspiré de faits réels et documentés, [...] dans lequel se côtoient le concret et la poésie, le drame romantique, la pièce politique, et une réflexion plus philosophique sur l'individu et la liberté face au destin, au fanatisme religieux et à la raison d'État. »

La metteuse en scène est en plein processus créatif avec ses douze interprètes, dont sa fidèle Bénédicte Cerrutti dans le rôle-titre. Les acteurs peaufinent leur jeu, en attendant les costumes d'époque, sur lesquels s'échine depuis un an une équipe de huit costumières. Démarrée fin mai, cette résidence artistique durera jusqu'à début juillet, puis une seconde phase de création est prévue en septembre, avant la première, le 2 octobre.

En tout, cette pièce, très attendue après les succès de « Rapt » et « Le Firmament » de Chloé Dabert, est déjà programmée pour une tournée de 58 dates. Les plus impatients pourront découvrir son processus créatif ce samedi 14 juin, lors d'une séance exceptionnelle qui sera proposée dans le cadre d'Une Nuit à Reims, la soirée de fin de saison de La Comédie.



Séance de répétition de « Marie Stuart », le 11 juin, à La Comédie de Reims. © l'Hebdo du Vendredi

Simon Ksiazenicki



© Marie Liebig

ENTRETIENS

SCÈNE

Je n'aurais rien fait sans eux...

Chloé Dabert

Crée à l'automne à la **Comédie de Reims** qu'elle dirige, *Marie Stuart* de Friedrich von Schiller s'installe en janvier au **Théâtre Gérard Philipe - CDN de Saint-Denis**. Fresque historique, face à face de deux femmes de pouvoir que tout semble opposer, ce spectacle marque un tournant pour **Chloé Dabert**.

PROPOS RECUEILLIS

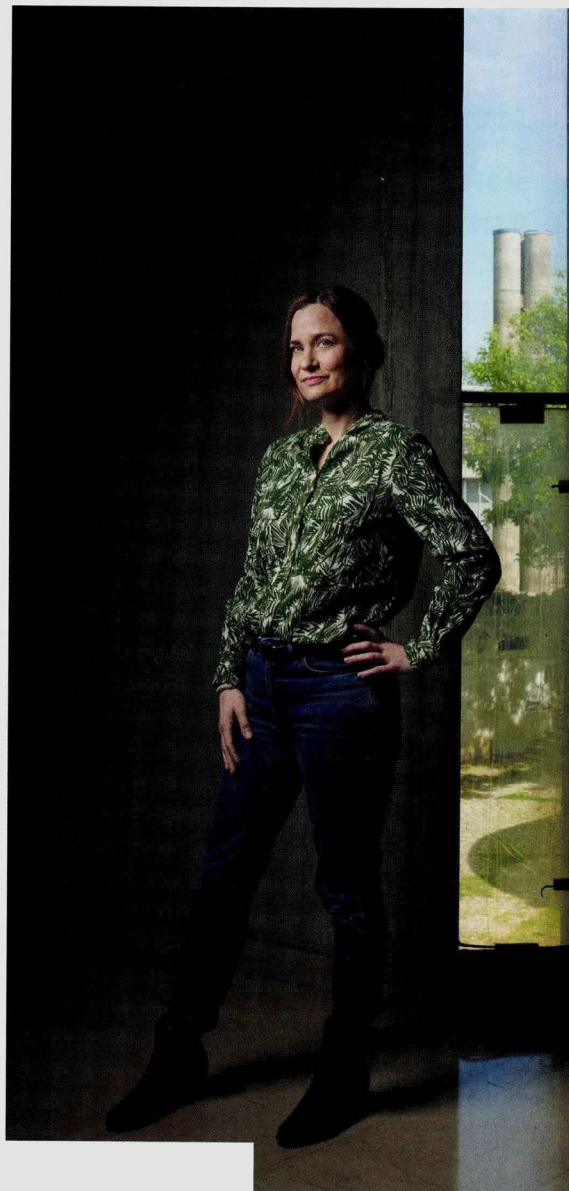
PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

Jeanne Champagne

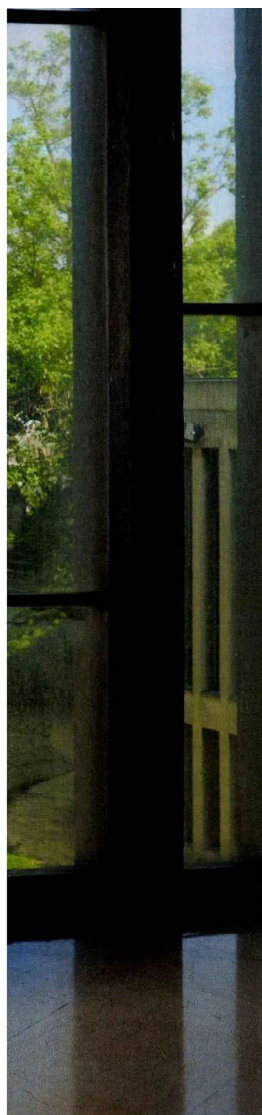
« Jeanne Champagne a été ma rencontre fondatrice avec le théâtre public. J'étais au lycée à Bourges et l'option théâtre à laquelle je participais était en lien avec la Maison de la Culture. Ce qui m'a le plus marquée, c'était sa parole engagée, féministe, cette manière d'appréhender le plateau comme un lieu de résistance et de récit. Quand elle a monté *Penthesilée* avec des élèves du TNS et du Conservatoire et qu'elle a proposé à quelques-unes d'entre nous, dont Suliane Brahim, qui était dans le même lycée, d'intégrer la distribution, il y a eu un vrai déclic. Le passage dans une autre dimension. Voir une femme diriger une grande compagnie, conduire de vastes distributions, défendre des textes tout en s'emparant du monde autour m'a donné un horizon. J'ai compris qu'on pouvait se tenir debout sur un plateau pour raconter et décider. Grâce à elle, j'ai pu imaginer que moi aussi, un jour, je pourrais choisir mes histoires, prendre ma place.

Joël Jouanneau

« Au Conservatoire, Joël Jouanneau, qui était un de mes professeurs, m'a transmis une manière d'entrer dans un texte qui n'a plus jamais quitté mon travail parce qu'avec lui on ne travaillait pas des extraits mais l'œuvre entière. Il nous responsabilisait comme interprètes, ne nous disait jamais comment jouer mais nous mettait face à la précision du texte, à sa ponctuation, à son rythme, comme une partition qui exige d'être lue, entendue, incarnée, et ce rapport très exact aux mots, au mouvement des phrases, à leur musique intérieure, m'a ouvert un regard complètement nouveau sur la mise en scène, sur ce que signifie vraiment construire un spectacle à partir de l'écriture et non de la psychologie ou de l'illustration. Cela a profondément déterminé la suite où naît chez moi un rapport au contemporain qui devient fondateur.



REVUE DE PRESSE MARIE STUART CHLOÉ DABERT



Dennis Kelly et Lucy Kirkwood

« Dennis Kelly m'a donné un rapport très exigeant à la fiction parce que ses pièces sont techniquement redoutables, hyperprécises, avec une narration qui oblige à penser le scénario et la construction du récit dans toutes ses ramifications. En montant successivement, *Orphelins*, *L'Abattage rituel de Gorges Mastromas* ou *Girls and Boys*, cela m'a fait découvrir à quel point raconter une histoire était aussi politique que frontal. Puis l'écriture de Lucy Kirkwood est arrivée. Adapter *Le Firmament* m'a clairement fait passer un cap dans ma manière de mettre en scène, de repenser le plateau et la fiction. Le spectacle m'a entraînée vers un univers presque cinématographique où l'artisanat du théâtre — costumes, perruques, accessoires, etc. — devient un langage à part entière. Avec le recul, la manière dont elle met en lumière des personnages féminins puissants, m'a fait voir les fils qui se sont tissés pour moi depuis Jeanne Champagne et la place des femmes au centre des récits.

Théâtre de Lorient

« Au Théâtre de Lorient, alors dirigé par Éric et Bénédicte Vigner, j'ai trouvé un point d'ancrage. J'étais à un moment de ma vie où je me sentais perdue comme actrice, presque prête à tout abandonner. Quand Sébastien Eveno, responsable pédagogique, m'a proposé d'intervenir dans des ateliers, cela a été une bouée de sauvetage. Travailler avec des adolescents, des amateurs, des lycéens m'a remise en mouvement. Ce qui devait être une étape s'est étiré sur huit ans. Cela m'a recentré, redonné le sens du métier. Je proposais de petites formes, des essais qui trouvaient leur résonance. Puis j'ai présenté une maquette autour d'*Orphelins* de Dennis Kelly. Ils ont aimé et ont décidé de suivre. Ils m'ont ainsi accompagné jusqu'au Festival Impatience. Cette confiance, cette permission d'oser, sans être officiellement associée au théâtre mais pleinement reconnue, m'a donné la force de comprendre que je voulais mettre en scène. C'était possible et c'était l'endroit où je me sentais le mieux.

Bénédicte Cerutti

« J'ai une passion pour les actrices et si j'ai la chance de travailler régulièrement avec de nombreuses interprètes, il y a avec Bénédicte Cerutti quelque chose de totalement évident parce qu'elle peut tout jouer, de la drôlerie à la tragédie, du très contemporain au très classique. Ensemble, nous avons construit un rapport de confiance rare. Dans le travail, j'aime la fidélité. Et le fait de retrouver artistes, artisans et techniciens d'un spectacle à l'autre, de *L'Abattage rituel* à *Iphigénie*, *Girls and Boys*, *Le Firmament* puis aujourd'hui *Marie Stuart*, de créer un langage commun qui entraîne toute l'équipe, c'est une forme de famille qui permet d'aller plus loin à chaque fois, de penser le théâtre comme une aventure collective, d'oser parce qu'on sait qu'ils sont là et qu'ils vous suivent.

Schiller et Marie Stuart

« Après plusieurs mises en scène de textes contemporains, l'envie s'est imposée de revenir vers un grand classique, de renouer avec une écriture plus ample. Il me fallait ouvrir un nouveau cycle. C'est à ce moment-là que Sébastien Eveno m'a proposé de lire *Marie Stuart* de Friedrich von Schiller, persuadé que j'y trouverais de quoi nourrir un nouveau désir de théâtre. La rencontre a été immédiate avec ces deux figures de pouvoir d'une intelligence fulgurante. Deux femmes dont l'histoire, sans cesse reprise et remodelée par des hommes, a tenté de simplifier ou de romancer la trajectoire. Je voulais en finir avec ces images figées, naïves ou misogynes, qui leur collent à la peau. Ce qui me bouleverse dans la pièce, c'est qu'au terme de cette confrontation au sommet, de ce duel où aucune ne cède, c'est Marie qui dans la mort se relève souveraine et libre. Elisabeth reste reine, oui, mais avec le poids écrasant de sa décision.

MARIE STUART

De Friedrich von Schiller, mise en scène de Chloé Dabert.
— 4 au 29 janvier 2026 au TGP, Centre dramatique national de Saint-Denis.
— 2 au 7 février 2026 Théâtre du Nord, CDN Lille Tourcoing Hauts-de-France.
— 9 au 13 février 2026 à la Comédie de Béthune, CDN Nord - Pas-de-Calais.
— 25 février au 4 mars 2026 au Théâtre national populaire de Villeurbanne, Lyon.
— 11 & 12 mars 2026 à la Comédie de Valence, CDN de Drôme-Ardèche.
— 24 au 27 mars 2026 Théâtre national de Bretagne, Rennes.
— 8 & 9 avril 2026 au Théâtre à Pau.
— 14 au 17 avril 2026 au Théâtre de la Cité, CDN Toulouse Occitanie.

Les derniers jours de Marie Stuart par Chloé Dabert, à la Comédie de Reims

Directrice de la Comédie de Reims, Chloé Dabert monte l'un des épisodes les plus marquants de l'Histoire britannique : les derniers jours de **Marie Stuart**, reine d'Écosse.

Votre création adapte la pièce éponyme écrite par Schiller en 1800, qui revient sur l'emprisonnement de Marie Stuart, accusée de comploter contre la reine Elisabeth I^{re}. Comment l'avez-vous découverte ?

Je remonte en effet son oeuvre, sur laquelle je suis tombée en cherchant des ouvrages plus classiques. En 2022 et en 2023, j'ai travaillé sur les textes anglais contemporains [Le Firmament](#) et *Rapt* (voir *Poly* no 263 ou sur [poly.fr](#)) de Lucy Kirkwood. J'avais donc envie d'autre chose. Et puisque *Le Firmament* est un gros spectacle avec une grande distribution, des costumes d'époque et une scénographie contemporaine, je souhaitais continuer de travailler sur ce genre de grand format, avec une écriture cinématographique et de beaux costumes, car on n'en voit plus tant. Cela fait du bien d'avoir de tels spectacles. *Marie Stuart* est une pièce historique, il y a des intrigues parallèles, des personnages principaux féminins qui sont de très beaux rôles... Je la trouve aussi très actuelle dans sa traduction.

Quelle est la trame de ce récit ?

Marie Stuart, reine d'Écosse et catholique, est emprisonnée depuis vingt ans par la reine d'Angleterre Elisabeth I^{re}, protestante. Marie fuit d'abord son pays et pense trouver refuge chez sa cousine souveraine, mais elle est finalement enfermée. Pendant toutes ces années, on lui attribue régulièrement des coups d'État et on la soupçonne de nourrir des prétentions sur le trône. Une tentative de trop va faire basculer son destin et elle sera accusée de complot. L'histoire se passe quelques jours avant sa mise à mort, revient sur le dilemme d'Elisabeth au palais avec, en toile de fond, le conflit entre l'Écosse et l'Angleterre.

Sur scène, comment transposez-vous l'action ?

La scénographie est ultra contemporaine, comme une suite au *Firmament*. L'univers est donc assez froid et sombre, sans décors historiques ou réalistes, ce qui crée une confrontation entre les costumes d'époque, inspirés par le XVII^e siècle, *La Reine Margot* ou d'autres films, et l'esthétique de la mise en scène. La moitié du temps, on est dans une prison, quand l'autre partie se passe dans le palais, chez les protestants, qui sont quasiment tous en noir. Il n'y a donc pas de fioritures, la lumière sculpte beaucoup les espaces. Elisabeth est toutefois plus excentrique. À un moment donné, un Français apporte aussi une petite touche de couleur. Visuellement, on ne retrouve pas la maladie de peau de la reine anglaise, qui n'est d'ailleurs pas avérée, mais c'est vrai qu'elle se cache et se masque énormément. C'est un véritable personnage de théâtre.

Les décors n'étant pas réalistes, la prison n'est donc, par exemple, pas montrée explicitement ?

Sa représentation évoque assez clairement, mais il n'y a pas de jeu de lumières concret. Les tableaux sont davantage visuels et graphiques. Comme chez Schiller, chaque acte correspond à l'une des protagonistes, puis à l'autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les deux ensembles se rencontrent.

À la Comédie (Reims) du 2 au 9 octobre
[lacomediedereims.fr](#)





Chloé Dabert © Manuel Braun

Chloé Dabert : « Friedrich Schiller écrit un thriller politique autant qu'une fresque historique »

À La Comédie de Reims, la metteuse en scène met en scène "Marie Stuart" de l'auteur allemand. Elle y explore le rapport au pouvoir et à la féminité à travers deux figures mythiques, incarnées par Bénédicte Cerutti et Océane Mozas. Rencontre.



Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
26 septembre 2025

Comment avez-vous découvert le texte de Schiller ?

Chloé Dabert : Ces dernières années, j'ai travaillé presque exclusivement sur des textes contemporains britanniques, souvent tout juste écrits. Le travail sur Le Firmament de Lucy Kirkwood, situé au XVIII^e siècle, puis sur *Far Away* de Caryl Churchill, dont la langue poétique et puissante ouvre un abîme de questions, a nourri mon désir de fiction, de poésie et de personnages à distance de l'actualité immédiate. C'est Sébastien Eveno qui m'a conseillé la pièce. Je ne connaissais pas l'œuvre de Schiller, mais le titre m'a donné envie de la lire.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de monter ce projet ?

Chloé Dabert : J'ai été fascinée par ces deux personnages féminins et par le contexte historique et politique dans lequel elles évoluent. Le texte est dense, complexe, sans message univoque, mais rempli de questions que j'ai voulu explorer au plateau. Je pensais découvrir une pièce purement historique.



photo de répétition © Marie

En réalité, même si elle est très documentée, c'est le scénario et la langue de Schiller qui dominent. Je l'ai lue comme un film, un thriller. Et bien sûr, la rareté de tels personnages féminins dans le répertoire classique, leur rapport au pouvoir et à la féminité, résonnent fortement avec notre monde contemporain.

Le texte évoque deux idéologies sur fond de guerre de religion et de fanatisme, qui mènent à la mort de l'héroïne. On y entend des échos de conflits actuels. Comment l'avez-vous abordé ?

Chloé Dabert : Certains passages sont frappants tant ils résonnent avec l'actualité, même si le texte date de 1800. J'ai choisi de rester dans l'époque de Marie Stuart et d'Élisabeth, afin de ne pas transposer et de laisser le texte parler de lui-même.

Les enjeux de pouvoir, d'intérêt personnel, d'instrumentalisation de la religion, d'opinion publique, de raison d'État ou de justice traversent toutes les époques. C'est universel et intemporel. Avec ma fidèle équipe, nous nous sommes concentrés sur la narration et sur la richesse du texte, dans toutes ses dimensions, qu'elles soient poétiques, historiques, politiques et philosophiques.

Avec Marie La Rocca et Cécile Kretschmar, nous nous sommes inspirées du XVI^e siècle pour les costumes et coiffures. Avec Pierre Nouvel (scénographie), Lucas Lelièvre (création sonore) et Sébastien Michaud (lumières), nous avons imaginé un espace plus contemporain, plus froid, pour éviter la reconstitution et faire dialoguer les époques. Nous avons aussi souhaité renouer avec l'artisanat du théâtre – machinerie, toiles peintes –, sans vidéo cette fois.

C'est aussi le portrait de femmes que tout oppose en apparence. Comment cela transparaît-il au plateau ?

Chloé Dabert : Marie et Élisabeth sont le miroir l'une de l'autre. Finalement, elles ne sont pas si différentes. Toutes deux sont des femmes de pouvoir, qui inventent leurs propres stratégies pour le conserver et survivre dans un univers hostile. Elles n'utilisent simplement pas les mêmes armes.



répétition © Marie Liebig

À ce moment de leur histoire, l'une a le pouvoir, l'autre est prisonnière... mais si c'était l'inverse ? La pièce est construite de façon singulière. Il y a un acte pour Marie, un autre pour Élisabeth, puis leur confrontation à l'acte III, avant la déconstruction finale. Nous avons travaillé la prison de Marie dans une veine plus

cinématographique, tandis que la cour d'Élisabeth est plus théâtrale.

Comment le choix de Bénédicte Cerutti pour le rôle-titre s'est-il imposé ?

Chloé Dabert : Je travaille en troupe depuis longtemps. Quand je choisis un texte, je pense toujours aux interprètes qui m'entourent. Avec Bénédicte, nous avons une grande complicité. C'est notre cinquième création, et je sais qu'elle peut tout jouer. Dans l'histoire, Marie est emprisonnée depuis près de vingt ans et a déjà eu plusieurs vies.

Il fallait donc une actrice d'expérience, dotée d'une grande force et d'un talent d'oratrice. En parallèle, le choix d'Océane Mozas s'est imposé, dès *Le Firmament*. Je voulais surtout un duo solide, deux grandes comédiennes. La pièce s'appelle Marie Stuart, mais le titre pourrait tout aussi bien contenir les deux noms.

Comment avez-vous travaillé la dramaturgie ?

Chloé Dabert : Je n'ai pas voulu adapter le texte, mais le monter dans son intégralité. Le travail dramaturgique s'est fait aux répétitions, avec la complicité d'Alexis Mullard, auteur, et de Virginie Ferrere, mon assistante depuis *Le Firmament*. J'ai besoin d'entendre le texte pour le comprendre, et de laisser de la place aux interprètes.



photo de répétition © Mari

Certaines coupes se sont décidées ensemble, au plateau. Ce qui n'est pas dit est pris en charge par le jeu ou la mise en scène, et reste présent autrement. Le texte de Schiller est brillant, très construit. Supprimer des passages fut difficile, mais c'est le plateau qui a tranché.

Comment travaillez-vous au plateau ?

Chloé Dabert : En collégialité. Chacun·e apporte des propositions et nous cherchons ensemble une cohérence. Je ne travaille jamais de la même façon, chaque écriture impose sa méthode. C'est donc toujours empirique, je cherche ce qui me paraît le plus juste pour faire entendre l'œuvre.

Marie Stuart de Friedrich Schiller

Création 2025

La Comédie de Reims

du 2 au 9 octobre 2025

durée 3h30 avec entracte

Tournée15 et 16 octobre 2025 au **Théâtre de Cornouaille, Scène nationale de Quimper**14 au 29 janvier 2026 au **TGP** – Centre dramatique national de Saint-Denis2 au 7 février 2026 **Théâtre du Nord** – CDN Lille Tourcoing Hauts-de-France9 au 13 février 2026 à la **Comédie de Béthune** – CDN Nord – Pas-de-Calais25 février au 04 mars 2026 au **Théâtre national populaire de Villeurbanne** – Lyon11 & 12 mars 2026 à la **Comédie de Valence**, CDN de Drôme-Ardèche24 au 27 mars 2026 **Théâtre national de Bretagne**, Rennes8 & 9 avril 2026 au **Théâtre à Pau**14 au 17 avril 2026 au **Théâtre de la Cité** – CDN Toulouse Occitanie

Mise en scène de Chloé Dabert assistée de Virginie Ferrere

Avec Bénédicte Cerutti (artiste associée), Brigitte Dedry, Jacques-Joël Delgado (jeune troupe de Reims), Koen De Sutter, Sébastien Éveno (artiste associé), Cyril Gueï, Jan Hammenecker, Tarik Kariouh, Marie Moly (jeune troupe de Reims), Océane Mozas, Makita Samba & Arthur Verret

Collaboration à la dramaturgie – Alexis Mullard, Jeune troupe de Reims

Scénographie, dessin de Pierre Nouvel

Costumes de Marie La Rocca

Lumières de Sébastien Michaud

Son de Lucas Lelièvre

Maquillage, coiffure de Cécile Kretschmar assistée de Judith Scotto Le Massèse

Réalisation toile peinte de Marine Dillard

Atelier décor – Ateliers du Nouveau Théâtre de Besançon

DANS L'INTIME DES CORPS

✍ Gilles Grandpierre - 📷 Frédéric Leroux

La costumière de Marie Stuart, bientôt à la Comédie de Reims, s'est découvert sur le tard une vocation pour la « seconde peau » des comédiens. Marie La Rocca est désormais l'une des pointures du métier.

Sur les planches, le Marie Stuart de Schiller. À la mise en scène, la directrice de la Comédie de Reims, Chloé Dabert. Aux costumes, une Lorraine de 46 ans, Marie La Rocca. Ces deux-là ne se quittent plus. Huit collaborations depuis 2017 ! Plus qu'un compagnonnage, une fidélité. « Avec Chloé, j'ai trouvé la confiance. On parle la même langue », dit Marie qui a longtemps hésité pourtant entre costume et scénographie.

Ses trois années de formation au Théâtre national de Strasbourg (2003-2006) firent ce que l'Ecole Boulle (Paris) puis le lycée des Métiers La Source (Nogent-sur-Marne) n'avaient pas auparavant tranché. Le choix du costume s'était imposé, conforté par des rencontres initiatiques : Donat Marchand, Alain Françon, Pierre Strosser, Célie Pauthe... Marie avait pris goût à la vie d'atelier, ce bouillonnement créatif où chacun, intervenant extérieur et petite main, apporte sa lumière dans un mélange excitant d'exigence et de bricolage.

Quatre vingt dix spectacles plus tard, elle maîtrise son sujet. « Un habit, c'est la trace du corps, la vie même » dit-elle. Pour la reine d'Ecosse, elle a multiplié les sources : de Stefan Zweig à la peinture en passant par les indispensables livres de coupe, vade mecum des costumiers : « Ma priorité, c'est que les comédiens soient à l'aise pour jouer ». Pendant neuf semaines, huit personnes ont travaillé à la confection d'une vingtaine de costumes. Quand frapperont les trois coups, le 2 octobre à 20 heures et que les comédiens investiront les planches, Marie saura que son obsessionnelle manie de la perfection n'aura pas été vaine. ■



REVUE DE PRESSE MARIE STUART CHLOÉ DABERT